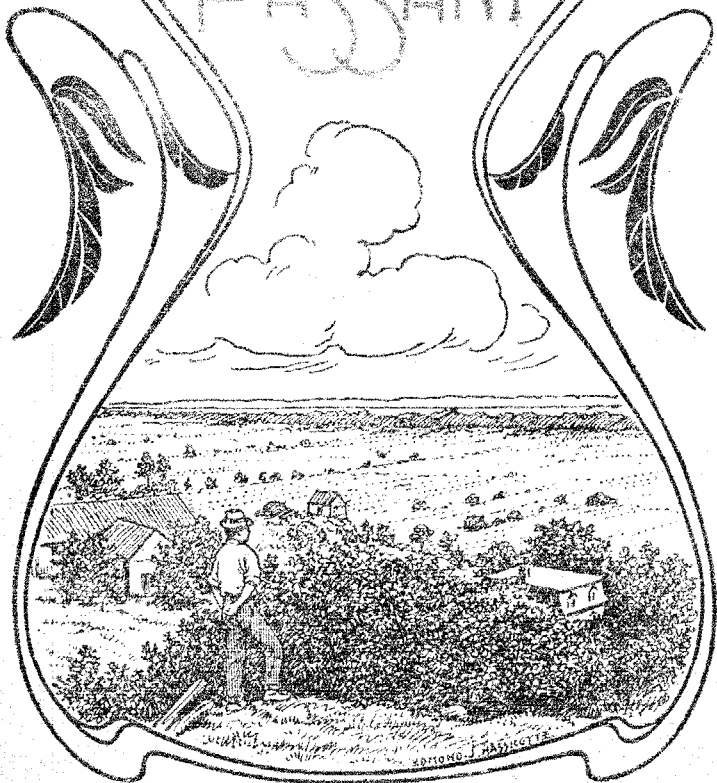


LES "DICTS" DU PASSANT



EDITION J. HASSIGOTTE

“ Monsieur Jourdain.

Quoi ! quand je dis : “Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit”, c’est de la prose ?

Le maître de philosophie.

Oui, monsieur. ”

(Molière: *Le bourgeois gentilhomme.*)

Le Passant

LES "DICTS" DU PASSANT

(BILLETS)

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

LE BIEN PUBLIC, LES TROIS-RIVIERES

1921



Le Passant

Le passant est un heureux de ce monde, car il sait qu'il ne fait que passer. Il ignore les liens dont s'enserrent les hommes peu sages et lorsque sa vie finira, il partira allègrement, comme l'oiseau qui fuit l'hiver et s'envole aux pays du soleil.

Le passant n'est pas un riche de la terre, car s'il était un riche, vous ne le verriez pas marcher sur la route poudreuse, chantant gaiement à pleine voix. Les riches croient qu'ils ne finiront jamais, mais ils redoutent tout de même la fin, et les riches ne chantent pas. Le passant donne de bon cœur son bonheur, son rire et ses écus quand il en a, tandis que l'autre qui se croit immuable, ne donne rien.

Le passant n'est pas un artiste qui impose à l'art le joug de ses caprices ou la disgrâce de ses lubies; il n'a pas écrit le roman à la mode, ni le poème aux cadences heurtées autant que prétentieuses et aux assonances savamment et puérilement agencées qui font se pâmer tant d'éphèbes indécis et vagues. Il n'entend rien à certaines enfilades de dissonances osées que des esthètes futuristes ou

symbolistes, affublés du nom de musiciens, daignent laisser tomber sur les cénacles béats que forment leurs adulateurs; il connaît de plus belle et de plus pure harmonie.

C'est que le passant connaît les fleurs qui bordent le chemin, leur parfum humble et doux lui est familier; le livre de la nature est pour lui grand ouvert et il y sait lire. Le ruisseau murmure plus gentiment lorsqu'il passe et les oiseaux le saluent de leurs chants car ils reconnaissent en lui un frère; comme eux il est un passant.

Le passant n'est pas un grand parmi les hommes, car les hommes, dans leur manque de sagesse, le trouvent peu sage, et le trouvant peu sage, ils se gardent bien de le mettre à leur tête. Mais le passant a pour lui toute la terre et tout le ciel. Il possède tous les grands chemins et tous les sentiers, tous les ombrages sont heureux de lui donner asile et les étoiles, chaque soir, veillent sur son repos. Pourquoi dont le passant désirerait-il être un grand parmi les hommes?

Le passant ne possède rien, car il sait que nul ici-bas n'est son propre maître; il est à tous, comme la fleur comme l'oiseau, comme le ruisseau, comme l'arbre; il donne à tous tout ce qu'il a et il n'exige pas qu'on le lui rende.

Le passant est un heureux de ce monde; mais nous pourrions tous être heureux com-

me lui, si nous voulions bien savoir et comprendre que nous ne sommes tous que des passants.



Croquis

Je suis bien sûr que si vous la connaissiez, vous l'aimeriez comme moi. C'est un tout petit bout de femme, haute comme une botte, et ça a bien six ans. Vous voyez déjà l'importance!

Elle a un nez qui eût fait la joie de Forain ou de Poulbot, dont le crayon a saisi sur le vif tant d'inoubliables silhouettes d'enfants: tout délicat et mince à la naissance, il descend en s'épatant un peu, pour finir en un retroussement malicieux et victorieux qui a l'air de vouloir vous dire: "Pensez-en ce que vous voudrez, pour ce que ça me fait!"

Lorsqu'elle vous parcourt des pieds à la tête de ses petits yeux perçants, qui semblent toujours à la recherche de quelque chose, il n'y a point de souci ou de méchante humeur qui puissent tenir; il vous faut lui sourire, et elle vous paie aussitôt de retour. Mais c'est déjà coquet, vous savez, et elle essaie de cacher avec sa lèvre la terrible brèche que fait à son sourire la perte de deux dents. Oh, si elles peuvent repousser, ces dents!

Elle a été malade il y a quelques mois; la grippe, a dit le médecin, et on a dû lui couper

ses fins cheveux qui lui faisaient une rutilante auréole. Elle en semblait toute joyeuse, et comme je m'étonnais un peu, elle me dit tout bas à l'oreille: "Peut-être qu'ils vont repousser d'une autre couleur, et tu vas m'aimer encore plus, hein?" Ses cheveux sont revenus, et ils sont toujours du blond le plus vénitien. Mais, jamais je n'ai vu pareil buisson, c'est à faire le désespoir du démêloir le plus déterminé.

Elle s'est vite consolée, la petite, de voir que ses cheveux persistaient à demeurer roux, et elle porte plus glorieusement que jamais la capricieuse chevelure qui va toujours s'em mêlant de plus en plus.

Elle s'ennuie beaucoup lorsque je suis absent, et elle me l'écrit. Si vous voyiez les magnifiques arabesques et les riches pâtés qui enjolivent ses lettres; ce qu'elle s'y applique, aussi! Et de mon côté, je l'avoue bien humblement, j'ai quelquefois autant de plaisir à griffonner quelques mots à ce petit lutin, qu'à écrire de longues lettres à de grandes demoiselles.

Je l'aime bien cette petite, et je suis sûr que si vous la connaissiez, vous l'aimeriez comme moi.



Souvenirs

Il est des figures que l'on n'oublie jamais; le temps n'y peut rien, notre mémoire les conserve sans y rien changer. Que de souvenirs nous avons ainsi de notre jeunesse; que de silhouettes notre cerveau a photographiées et conserve vivantes, fidèles.

Je me rappelle toujours un professeur que j'ai connu, si typique, et à qui tant d'élèves doivent le bagage d'histoire universelle dont le collège a charge de nous meubler le crâne.

Je le vois devant ses élèves, tout menu derrière son grand pupitre; peu de cheveux et très courts ceux qui restent, les yeux un peu loin dans les orbites, le nez aminci, les joues pas du tout replètes, lèvres minces et court menton; un vrai rat de bibliothèque, quoi, le "bookworm" d'Irving.

Un professeur d'histoire doit avoir comme première qualité le physique de l'emploi; autrement, on ne le prend pas au sérieux. On traite comme sornettes ce qu'il nous raconte avec le plus grand sérieux du monde.

A voir un homme gras et joufflu à plaisir, on ne peut jamais, avec la meilleure bonne volonté de la terre, se le représenter courbé

sur de vieux parchemins poudreux, scrutant les textes bizarres et naïfs des paroliers et avant-parliers du Moyen-Age, ou encore feuilletant, l'air grave et compassé, d'immenses bouquins relatant en toute vérité et conscience les faits hauts ou vilains de la gent humaine, d'Adam jusqu'à ce jour.

Mais lui, quel idéal de professeur d'histoire! Quelle bonne binette nous prenions lorsqu'il franchissait de son pas mesuré et distrait le seuil de la classe. Et il prenait place au pupitre; un peu de pose, vous savez, là, deux doigts à la joue, et cette petite moue des lèvres; mais combien il était facile de n'y pas voir d'affectation. Puis il nous parlait, il expliquait, il commentait de sa voix plutôt grêle; comme c'était drôle, les premières fois, d'entendre sortir les mots de cette façon, de cette allure précipitée, se bousculant, se mêlant entre eux. Mais l'on s'y faisait vite et au bout d'une semaine nul n'y prenait garde.

C'est déjà loin tout cela et les cheveux tombent si vite que ce n'est pas pour nous rajeunir, mais il est un coin de notre âme où nous conservons précieusement nos meilleurs souvenirs et ce n'est jamais sans émotion que nous y revenons de temps en temps; c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur en nous.

Nous n'oublierons jamais ceux à qui nous devons tant; nous leur garderons cette reconnaissance et cette admiration pour la tâche, souvent ingrate, qu'ils ont choisie.



Féminisme

Le siècle où nous vivons est le siècle de la plus éclatante lumière, de la plus haute civilisation; c'est le siècle du plein épanouissement de l'intelligence humaine.

Jamais notre substance cérébrale n'a connu pareil travail, n'a donné semblable rendement. Chaque homme s'est fait, pour son usage personnel, ses principes, sa doctrine, et ne suit rien autre chose. Ainsi, mon voisin est socialiste, j'ai un ami qui est communiste, deux qui sont anarchistes, et trois bolshévistes, et j'ai dîné hier entre un nihiliste et un spirite qui se sont traités de la belle façon.

Moi, j'étais féministe. Pourquoi! Ma foi, je n'en sais rien, mais j'étais féministe. Atavisme, instinct, impulsion, accident? Peu importe. J'aurais eu honte de n'avoir pas, moi aussi, ma théorie, ma thèse, ma doctrine à défendre et à répandre; le féminisme me plut, je devins féministe.

La femme est l'égale de l'homme, pourquoi vouloir la faire son esclave?

Pourquoi les femmes ne voteraient-elles pas, pourquoi n'auraient-elles pas le droit

de faire elles-mêmes les lois qui les doivent régir ?

Les hommes sont médecins, notaires, avocats, que sais-je; qui d'entre vous hésiterait à confier à une femme la garde de sa santé, de sa vie, de ses biens, de ses droits ?

Qu'en dites-vous malades, qu'en pensez-vous Honorables Juges ?

Je vous ai dit que j'étais féministe c'est que, hélas, je ne le suis plus.

En ouvrant le journal, l'autre jour, je lus l'entrefilet suivant: "La compagnie des tramways a décidé d'ajouter une marche au marchepied de toutes ses voitures, afin d'en faciliter l'accès aux femmes. La nouvelle mode des jupes étroites est cause de cette décision".

Une déception n'arrive jamais seule. Quelques minutes plus tard, je sortais juste à temps pour voir s'écrouler une demoiselle qui, en voulant monter de la rue sur le trottoir, avait oublié l'entrave que la mode lui imposait.

La thèse que je m'obstinais à prouver est intenable, la doctrine que je m'entêtais à défendre n'est plus à mes yeux qu'une hérésie.

Pardonnez-moi de m'être ainsi fourvoyé, et plaignez-moi.

Je croyais aider à l'avancement du genre humain, je travaillais à la libération de la

femme, convaincu qu'elle serait ma première et ma principale alliée, mais la dure réalité s'est imposée à mon esprit.

La femme ne veut pas être libre; si elle n'entend pas être l'esclave de quelqu'un, elle le sera toujours de quelque chose. Il est une servitude qu'elle accepte, plus encore, qu'elle recherche; servitude qui sait si bien dorer son joug que toujours il est plus attrayant. La mode parle, courbez-vous.

O femmes, qui voulez émanciper votre pensée, et qui vous liez les jambes!



La tribu d'orange

Je vous avouerai que l'anthropologie m'était une science totalement inconnue jusqu'à ces derniers jours, et c'est par un pur hasard que je l'ai frôlée d'un peu près. Toutefois, elle m'a révélé des choses si intéressantes, que je ne puis résister au désir de vous en faire part.

Avez-vous jamais entendu parler de la peuplade d'Orange ?

Voici ce que les anthropologistes, (faites comme moi, prenez votre dictionnaire) après d'interminables recherches, de laborieuses compilations et des discussions à l'emporte-pièce, ont réuni de documents sur ce peuple si peu connu. Je condense en quelques paragraphes la substance de plusieurs gros in-folios.

L'orangiste est un très curieux spécimen de l'espèce "homoquaternarius" ? (refaites comme moi, reprenez votre dictionnaire); son extérieur est celui de tout le monde, il parle, il rit, il chante à peu près comme vous et moi.

Il naît avec une tare héréditaire devant la-

quelle la science a dû s'avouer impuissante et dont la guérison est impossible: il a une haine congénitale de tout ce qui est catholique et français et cette haine est soigneusement entretenue dès l'enfance par cette devise que l'orangiste inscrit partout, sur le berceau comme sur le journal: "No popery, no french."

Le jeune orangiste reçoit une formation soignée, dans des établissements spéciaux, où des professeurs d'un talent transcendant lui enseignent à chanter "Rule Britannia" avec toute la sonorité et l'ampleur qui sont essentielles à la bonne exécution de cette pièce, et lui font crier jusqu'à épuisement complet: "Down with Quebec".

Les orangistes vivent dans une immense réserve que leur a concédée le paternel gouvernement du Canada, et dont la capitale porte le nom harmonieux de Toronto. Ils y jouissent d'une liberté civile et religieuse complète et c'est toujours un grand sujet de curiosité et d'étonnement pour l'étranger que le spectacle de leurs cérémonies et de leurs réjouissances publiques.

Des explorateurs, dont plusieurs médecins, se sont hardiment enfoncés dans le pays et l'ont parcouru dans tous les sens; ils ont découvert qu'il y règne à l'état endémique une certaine maladie du foie qui fait que tous les indigènes ont, par résorption de bile, un teint safrané qui se fonce de plus en plus avec

l'âge; plusieurs autopsies ont démontré que l'intérieur de tous leurs organes est d'une belle couleur jaune orange. Il semble que cette maladie mine de plus en plus la race et que celle-ci est menacée de destruction, brûlée de sa propre bile.

En fait de religion l'orangiste est l'adepte le plus fervent du "christianisme commercialisé." Il se fait gloire de la pureté de sa vie privée et il clame à tous les vents qu'il ne boit que du "grape-juice", qu'il ne manque jamais un service divin et qu'il ne joue pas aux cartes le dimanche. Il est en général monogame et n'a pas beaucoup d'enfants; il leur préfère les chiens.

J'ose croire que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir donné ces quelques notions sur une peuplade aussi intéressante. Vous me permettrez bien d'y ajouter un conseil: faites-vous sacrer iroquois par les Indiens de Caughnawaga, si vous le voulez, devenez membres des Beni-Bouffetout, ou chevalier du Béri-Béri, mais de grâce ne demandez pas votre admission dans la tribu d'Orange. Vous en verriez de jaunes!



Le Journal

Aujourd'hui, tout le monde lit le journal, car tout le monde y trouve un intérêt, un aliment. Le journal a besoin de tout le monde, et tout le monde a besoin du journal.

Le monsieur sérieux lit l'article de fond, dans lequel, soit dit sans malice, ô La Fontaine, c'est souvent le fond qui manque le plus. Le politicien y savoure, revus et corrigés, les discours dont il a naguère chloroformé de malheureux auditeurs; la ménagère y découvre des recettes de cuisine qui feront le désespoir de son mari; le gendarme se renfle à la lecture de ses hauts faits accomplis aux dépens d'un pochard fourvoyé sur le sentier de la guerre, et le propriétaire tremble d'effroi lorsqu'il voit, encadrés de grasses manchettes, les récits terrifiants de crimes et de vols commis par des bandits dont l'audace l'épouvante.

La petite bonne dévore avidement le feuilleton et sanglote à cœur perdu à mesure que se déroule la longue série des malheurs de l'héroïne; le collégien lit le sport et rêve, en se tâtant le biceps, de devenir champion lutteur ou de réduire en chair à saucisse tous les boxeurs présents et futurs, alors qu'au cou-

vent, la pensionnaire se fait apporter en cachette le coin de page où s'étaient les dernières créations de la mode et admire la toilette qu'elle portera à la vacance prochaine.

Les gens mélancoliques pleurent les chiens écrasés, les débiles se fortifient dans la chronique municipale et les gais font leurs délices des petites annonces. Le dyspeptique se promène de pilule en pilule, le gros monsieur ronfle sur le titre, tandis que Bébé s'obstine à reconnaître son papa dans une caricature du Kronprinz et que madame grignote une tranche du "*Carnet mondain*" et déguste son œuvre.

Ça devait être un psychologue génial que celui qui comprit l'universelle nécessité du journal et qui en dota le genre humain. M'aiderez-vous à lui élever un monument?



Malentendu

Quelle est longue la liste des malheurs qu'ont engendrés les malentendus. On en retrouve un à la source de presque toutes les calamités qui ont dévasté cette pauvre vieille terre. Dans tous les domaines, dans toutes les conditions, à tous les âges, le malentendu frappe en aveugle qu'il est; peu importe ce qu'il détruit.

Prenez les manuels d'histoire qui dorment au haut de votre bibliothèque et feuillotez, cherchez, fouillez, (je vous aiderais bien dans vos recherches, mais je n'en ai guère le temps) vous serez vite édifiés et vous n'aurez pas besoin d'autres preuves pour me croire. Et pourtant, je vais vous en donner une autre, de preuve.

Après un début aussi solennel et aussi majestueux, vous vous attendez sans doute à une histoire terrible, à un mélodrame compliqué dans le genre des "Deux Orphelines" ou du "Martyre d'un père", qui ont ému aux larmes tant de cœurs sensibles et tendres.

A votre impatiente question, je réponds oui et non. D'abord, non, mon histoire n'est pas compliquée, et elle est brève. Ensuite,

oui, elle est pathétique: j'en pleure moi-même. Pour ménager votre émotion et la mienne, je vais vous la raconter telle quelle, sans commentaire; si vous en voulez tirer une morale, vous n'aurez qu'à vous reporter au premier alinéa de ce billet, ou à lire attentivement le chapitre le plus psychologique de Paul Bourget.

Excusez mon style; je vais essayer de le dramatiser le plus possible, mais comme je n'y suis guère habitué, ayez pour moi de l'indulgence.

Je mets pour titre: Rupture, ou Elle et Lui.

Elle était au printemps de sa vie: vingt ans. Lui était en plein épanouissement, trente-cinq étés l'avaient mûri. (O poésie des mots!)

Elle était douce et sentimentale, adorait les roses et roucoulait de tendres choses; lui était plutôt massif, soignait ses cheveux et entretenait son ventre. Comment s'étaient-ils aimés? Mystère. Mais ils s'aimaient et s'ingéniaient à se plaire.

Ils y réussissaient et la joie et le calme étaient leur partage, lorsqu'un jour le malheur plana sur eux et les obscurcit de son ombre. Ils croyaient se connaître, se comprendre, mais ce n'était qu'une illusion; un malentendu terrible de conséquences dévoila la vérité.

L'automne était revenu; ils se promenaient tous deux, leurs pas froissaient les feuilles

mortes; elle se sentait défaillir avec la nature. En un mouvement impulsif de son âme, elle se tourna vers lui et clama: "Oh! n'avez-vous jamais senti une oppression terrible et horrificante, comme si le poids de la vie était un fardeau trop lourd pour notre esprit pantelant, gémissant et soupirant vers la liberté?"

Il la regarda de ses bons grands yeux et répondit bien simplement: "En effet, cela m'arrive quelquefois, et ce matin même je sentais un poids, comme vous dites, et j'avais la tête grosse comme cela, d'avoir trop mangé de tête de veau à l'huile hier soir!"



Si La Bruyère

Si la Bruyère revenait, lui faudrait-il se remettre à la tâche ? Je le crois, car le monde s'enlise de plus en plus dans tous les travers, se complaît dans toutes les insignifiances, se pavane sous toutes sortes d'oripeaux.

Le fond est toujours le même; ce que Théophraste a écrit de l'ancienne Grèce, ce que La Bruyère a observé avec tant d'acuité chez ses contemporains, nous pouvons encore le trouver aujourd'hui chez ceux de notre siècle. Il n'y a qu'une nuance, et elle n'est pas à notre avantage: les hommes ne se sont pas corrigés, le temps ne les a faits ni plus sages ni moins ridicules.

Si La Bruyère revenait, il reprendrait sa tâche et, comme disent les éditeurs, il pourrait publier de son œuvre une édition revue et augmentée. Dans bien des chapitres, il n'aurait guère que le décor à changer. Il pourrait tout comme autrefois, nous entretenir du grand parleur, de l'impertinent, de la flatterie, de la sotte vanité.

A ses pages sur la société et la conversation, il n'aurait qu'à ajouter les fadaises et les impertinences nouvelles à celles qui de

tout temps ont eu droit de cité, et qui s'engraissent et font boule de neige en cours de route. Que trouverait-il à dire sur les grands de notre pays, sur les jugements, sur les biens de la fortune, sur l'ostentation, sur la mode ?

Si tu ne peux revenir, ô La Bruyère, envoie nous quelqu'un qui puisse tenir ta plume; mets dans l'esprit d'un sage que les prétentions d'autrui ne désarçonnent pas et qui ne se laisse pas éblouir par tous les faux soleils, ton don inimitable d'observation et ton droit et sain jugement des individus et des choses.

Il nous faut l'exécuteur impitoyable qui montrera à tous le monde tel qu'il est, car le monde s'est tellement enlaidi et tellement avili qu'il a bien mérité de se voir.



Réformes

De tous côtés, à cor et à cris, on réclame des réformes. Un monsieur qui veut nous épater clame à tous les échos qu'il nous faut remettre à neuf notre système d'enseignement, tandis qu'un autre qui ne peut écrire deux mots sans faute se pose en champion de l'orthographe simplifiée.

Le mari aux abois soupire après la réforme de la mode, qui a un effet plutôt délétère sur sa bourse; madame, à chaque pas, peste contre sa jupe ou ses fourrures et supplie le ciel de lui donner un jour la liberté de s'habiller (ou de se déshabiller) à sa guise.

Le député qui a eu la frousse l'autre jour se propose de faire abolir les élections; notre maire, afin de s'épargner tout tracas futur, va se faire déclarer inamovible; de meuble qu'il était, il va devenir immeuble, propriété civique, non imposable, mais imposant; et tandis que j'écris ceci je songe que le typographe, dans une crise aigue de désespoir, me conjure de dompter mon écriture, si je veux qu'à son tour il éloigne de moi ses coquilles.

On veut nous donner l'instruction obligatoire, le mariage obligatoire, la richesse obli-

gatoire, et un tas de choses du même genre. Sans doute, j'approuve tous ces bons mouvements, mais il manque une chose à laquelle personne n'a pensé.

Pour vous prouver que je suis dans le train, moi aussi, je vous confie ce projet qu'aucune perspicacité n'avait pu mettre au jour. Je veux le bain gratuit, neutre, laïque et obligatoire. Il y a vraiment trop de gens qui ne se débarbouillent pas.

Afin de ne pas trop effaroucher les timides, la douche serait d'abord annuelle, pour se donner ensuite à des époques graduellement rapprochées. Il faut qu'au moins une fois l'an nous pratiquions la vertu de propreté. Ce sera une occasion pour les politiciens de se laver la conscience; les journaliste tremperont leurs articles de l'année, les ivrognes viendront rafraîchir leurs bonnes résolutions, nos pompiers, casqués et bottés, s'habitueront à affronter l'élément liquide et les cerveaux-brûlés (poètes, musiciens, écrivains, journalistes) calmeront un peu la rage de l'incendie qui les consume. Ce sera un grand jour que celui-là, où nous pourrons admirer, sans fard et sans apprêts, les grâces féminines!



Heures Passées

L'aube lutte contre les ténèbres; lambeau par lambeau elle leur dispute le ciel. Et les ténèbres, reployant les voiles qu'elles ont étendus sur le sommeil de la terre, s'enfuient devant la victoire du jour. Du fond de la large faille tortueuse où coule la rivière monte une brume qui, arrivée au haut de la falaise, s'épand en nuages que l'on dirait palpables tellement leur blancheur opaque semble matérielle.

Mais la brume ne peut monter bien haut. Le soleil se hâte au-dessus de la forêt, ses premiers feux irradiant la coupole blême et, tout-à-l'heure, son fulgurant globe d'or montera sur l'horizon et règnera sur le monde. Déjà l'air est un peu tiède, et la brume se désagrège. Une fine buée me couvre la figure et les mains, et les pages du livre ouvert sur mes genoux sont moites de la rosée matinale.

Je demeure immobile, je retiens presque mon haleine, car j'entends de sourds piétinements à un détour du petit sentier qui sinue devant moi. Il est tout étroit ce sentier battu et durci, et j'aurais peine à y mettre l'une à côté de l'autre les larges semelles de mes bottines ferrées. Le soleil qui est là dans mon

dos y projette l'ombre de ma tête, et cette ombre déborde de chaque côté du sentier. Je vois mon menton de ce côté et mes cheveux s'embroussaillent avec l'herbe de l'autre côté.

Je ne fais pas plus de bruit que mon ombre, car les piétinements se rapprochent. Ils contournent le petit sapin, et voilà les moutons qui s'avancent à la file. Ils me connaissent, pour me voir chaque matin, et ils n'ont pas peur de moi tant que je ne bouge pas.

Le chef de la bande s'arrête et me regarde un instant, une seconde, puis il s'en vient, suivi de toute la troupe. A trois pas de moi, tous s'arrêtent, puis par des mouvements lents et mesurés, d'avant, de gauche et de droite, ils m'entourent d'un cercle floconneux, gris sale.

Un tout petit mouton bêle et, bousculant sa mère, vient frotter son nez au bout de mes bottes. Il se tord un peu le cou, pour voir ce qu'est cette chose étrange sur mes genoux, et qui m'intéresse si fort que je ne fais aucun mouvement.

Je mets deux bonnes minutes à prendre une cigarette et à me la glisser entre les lèvres. Tout doucement, je frotte une allumette avec laquelle je grille l'extrémité du fin cylindre de tabac. Mes compagnons semblent s'intéresser infiniment au filet de fumée eutée qui s'étale en arabesques diaphanes.

On dirait qu'ils l'attendent cette fumée, chaque matin, et qu'ils ne viennent que pour elle. Mais comme je secoue la cendre qui s'allonge, voilà la débandade, et mes moutons s'enfuient en une ruée folle.

Si je puis arriver à les retenir près de moi lorsque je secoue la cendre de ma cigarette, ce sera un grand point d'acquis dans l'œuvre de leur civilisation.

Je suis seul, mais pas pour longtemps. Tout-à-l'heure j'irai voir travailler mes fourmis. J'ai toujours quelques miettes pour elles au fond de mon gousset. Il faut les voir à l'œuvre lorsque le colis qu'elles transportent est trop gros pour l'ouverture de leur demeure. Elles ont tôt fait de vaincre la difficulté et nulle tâche ne les rebute.

Les fourmis ne sont pas comme les hommes.....
.....

Lumineux souvenir des heures passées, combien vivace vous êtes en mon esprit. Puissé-je vous revivre à nouveau!



O Fortunatos...

Mon ami est venu me chercher. Il demeure à la campagne, lui; il respire l'air tel que Dieu l'a créé, et les tramways ne l'empêchent pas de dormir. Il a eu pitié de moi; de me savoir là-bas à la ville, les pieds englués dans l'asphalte ramolli des rues, les poumons encrassés de poussière, suant, soufflant, n'en pouvant plus, le cœur lui a chaviré. Il m'est arrivé un beau soir, du vent plein les cheveux, du soleil plein la peau: vous comprenez que je ne me suis pas fait prier. Dès le matin, nous filions, prenant congé sans nul regret des débitants de crème à la glace, des scopes et des parcs au gazon pelé et galeux.

Et me voilà à la campagne. Mais, vous m'entendez bien, n'est-ce pas, c'est à la campagne que je suis. N'allez pas vous représenter votre serviteur sur une plage tout ce qu'il y a de plus sélect, en impeccable complet de flanelle, se promenant d'un pas savamment dégagé et gracieux dont une élégante badine marque la cadence. Je ne vous le pardonnerais pas.

Je suis dans une paisible retraite au sein

de la belle et vraie nature, La maison est toute fraîche et tranquille, au pied de son côteau qui a l'air si bon enfant. Les arbres sous lesquels elle repose lui font une coupole dont nulle richesse humaine ne peut surpasser la splendeur.

Les voitures qui passent sur la route ne laissent parvenir à nos oreilles qu'un bruit assourdi, qui semble très lointain et qu'il nous plaît d'entendre. Les arbres s'agitent lentement, sans trêve, et leurs feuilles nous bercent d'un susurrement faible et doux. Tout là-bas le fleuve, écartant un peu les rives qui le pressent, roule sans repos ses flots nonchalants. A fermer les yeux, je vois encore notre petite barque dans laquelle nous avons promené si souvent notre insouciance et notre joie de vivre. Mon ami l'appelait sa "Mouette", et comme elle rasait bien les courtes vagues qui se poursuivaient les unes les autres sous la poussée de la brise!

Le soleil nous dore, l'air du large que rien ne souille met en nos poitrines la force qui entretient la vie, et notre sang, sève de notre jeunesse, court en nous plus pur, plus vigoureux.

Et le soir, lorsque tout dort, la nature parle tout bas à notre oreille; elle nous dit ses grandeurs, ses douceurs, ses beautés, que tant d'humains ignorent ou dédaignent et qu'elle ne révèle qu'à ceux qui l'aiment

vraiment. Elle est la force, elle est la vie et c'est avec la plus grande générosité qu'elle dispense ses inappréciables dons. Elle fait descendre en nous la grande paix du cœur, elle détruit en notre âme les germes nuisibles, elle protège le froment contre l'ivraie, elle nous débarrasse de cette couche factice dont notre pseudo-civilisation nous recouvre. La nature nous fait plus parfaits, car elle nous ramène près de la grande et belle simplicité.



Le Soir

De la rive haute et abrupte, la rivière paraît toute étroite. Le soleil baisse lentement derrière le rideau de nuages qui tamisent sa pâle lumière. L'eau est rose là-bas, et violette à mesure qu'elle s'avance. Elle se couvre en frissonnant d'une moire de rides; on dirait qu'elle grelotte au vent du soir.

Les arbres se balancent, décharnés; ce sont des squelettes qui geignent leur misère et sanglotent leur dénuement. Ils sont malheureux de n'avoir plus de feuilles, et leurs branches tortueuses sont laides, maladroitement, misérables, sous l'étreinte du froid.

Quelques feuilles tourbillonnent encore et s'en vont couvrir le sentier qu'elles comblent peu-à-peu; elles assourdiront le bruit de nos pas.

Les nuages se sont ramassés à l'horizon leur troupe sans cesse grandissante étouffe les derniers flamboiements du soleil.

Le soleil est descendu bien loin derrière la falaise qui surplombe, et il semble que les nuages font la garde pour l'empêcher de revenir, car le vent est cessé maintenant, et

les nues demeurent là, immobiles, mornes et mélancoliques, géants au repos.

La nuit s'avance à pas feutrés; sournoise, nul ne l'entend venir; elle laisse tomber sur toutes choses les lourdes draperies de ses ténèbres et la lumière, vaincue n'essaie plus de lui disputer le ciel. Les bois sont silencieux; ils sommeillent, patients et résignés, en attendant le jour, en attendant le renouveau.

La route dort sous son manteau de poussière; elle est lourde du poids du jour, la bonne route qui se fait accueillante à tous et elle a prié les étoiles de briller là-haut, pour guider en son chemin le passant attardé. C'est l'automne, c'est la nuit.



La Pose

La pose est maîtresse du monde, et quoi que vous en puissiez croire, sa conquête n'a pas été pacifique, son règne ne va pas sans misères, sans deuils, sans massacres. On peut sans doute se gaudir du spectacle toujours renouvelé que nous offrent la stupide vanité et l'effréné désir de paraître qui possèdent nos contemporains: Molière ne mourra jamais. Mais il ne faut pas oublier que Molière a créé Alceste et que, tout extrémiste qu'il est, Alceste n'a que trop souvent raison. Voyez ce que la pose fait de la société, ouvrez les yeux et jugez du sabotage qu'elle opère dans les mœurs. La morale? Peuh! La pose exige que l'on pose à l'immoralité.

Le ridicule ne tue plus, et c'est probablement mieux, car il aurait à faire une hécatombe. Il lui faudrait pourchasser ses victimes partout: au théâtre, sur les rues et les places publiques, dans les foyers, dans toutes les classes, dans toutes les familles. On ne vit que pour poser et il semble qu'il faille poser pour vivre.

Le monde a connu l'âge de pierre, l'âge d'or, l'âge de bronze, l'âge de fer, et ainsi de

suite, comme vous le diront les historiens, les géologues, les archéologues et autres esprits érudits et diserts; nous en sommes maintenant à l'âge du clinquant, du toc, de l'épate, de l'esbrouffe (ne vous offensez pas des mots, ils sont du siècle, et ils le peignent bien): c'est le triomphe de la verroterie.

Et dire que nous avons ri des sauvages, nos prédécesseurs, qui se laissaient éblouir et amadouer par l'étalement aussi rutilant que sans valeur des bibelots que leur apportaient nos ancêtres. Nous les traitons d'âmes simples de se laisser ainsi prendre à de vils appâts.

Sommes-nous plus sagaces qu'eux? Notre œil sait-il discerner avec plus de justesse la vertu de ce qui n'en a que l'apparence, ce qui est bonté de ce qui n'en porte que l'habit, la véritable grandeur de ce qui n'est qu'enflure? La Fontaine nous parle de ces bâtons que le flot apporte et que de loin on prend pour des chameaux. Cela nous arrive encore plus souvent qu'au temps du fabuliste.

Les siècles n'enlèvent rien à la sagesse des proverbes, souvent ils ajoutent à leur vérité; aujourd'hui plus que jamais, tout ce qui brille n'est pas or, car, s'il en était autrement, l'or serait à coup sûr le plus vil de tous les métaux.

Qui donc aime un poseur? Personne assurément; tout le monde déteste le nom et encore plus la chose, et pourtant, tout le monde pose, moi tout le premier, qui veux vous la faire au critique et au moralisateur.



????

Les enfants classent tous les papas et toutes les mamans de la terre dans deux catégories: les papas et les mamans qui punissent, et ceux qui ne punissent pas. Inutile de dire à quel groupe va la préférence, et nos marmots ont tôt fait d'exprimer leur idée sur ce point.

Mais, quelle manière réussit le mieux; est-ce la douceur, est-ce la rigueur? Voilà ample matière à débats.

Mon ami Lebourru est plutôt partisan de la manière forte, et il est toujours à semoncer sa femme sur ce qu'il appelle sa faiblesse pour les enfants. Il est vrai que les petits diables lui en font voir de toutes les couleurs à la chère femme, mais elle a tellement confiance en leur bon cœur et en leur repentir, qu'elle leur pardonne mille fois le jour.

L'autre matin, cependant, elle ne pouvait faire obéir sa petite fille, un lutin de cinq ou six ans qui ne tient pas une minute au repos, et elle entreprit de la tancer d'importance.

“Pourquoi es-tu si désobéissante, lui dit-

elle, ne sais-tu pas que tu fais bien de la peine à ta maman ?

Et à force de lui faire de la peine, tu vas rendre ta maman malade. Je demeurerai au lit toute la nuit et tout le jour; le médecin viendra et me fera prendre des remèdes bien mauvais. Et peut-être que je ne reviendrai pas à la santé; je deviendrai maigre et pâle, et peut-être que je mourrai. Il viendra alors une grande voiture noire, attelée de plusieurs chevaux, et l'on m'emmènera bien loin de toi et de ton papa."

La petite était devenue peu-à-peu sérieuse, et elle regardait sa maman avec de grands yeux étonnés; mais, aux derniers mots un angélique sourire illumina sa figure, et lui jetant les bras autour du cou, elle laissa échapper ce cri du cœur:

"Dis donc, maman, me permettras-tu de m'asseoir à côté du cocher" ?



O Crâne !

Comme crâne, c'est réussi. Je vous donne ma parole, et je vous prie de croire que je m'y connais en crânes. Ça ne peut jamais être plus crâne; ça vous a un air, comment dirais-je, ça vous a un air . . . crâne, enfin, qui frappe l'œil et fixe l'attention.

C'est un jeune homme, un vrai jeune jeune homme, (il y a tant de vieux jeunes hommes aujourd'hui) alerte et plein de vie, œil vif et bon sourire, mais, (il y a un mais, un terrible mais,) il a un crâne, tout ce qu'il y a de plus crâne, qui s'empare de votre pensée, accapare votre esprit et chasse loin toute autre réalité pour s'installer confortablement, se faire voir sous tous ses angles, se faire admirer sous toutes ses faces. Et, petit-à-petit, l'homme disparaît, s'efface, on n'a plus devant soi qu'un crâne de bonnes et solides dimensions, large et long, s'arrondissant en arrière en magnifique rotonde: somme toute, l'idéal d'un pot-à-tabac, pour carabin.

Au temps jadis, à l'âge d'or de la prime jeunesse, une merveilleuse toison, exubérante de vitalité, s'embroussaillait sur ce chef hautain. Depuis, le malheur est tombé sur

cette tête altière; sous les coups du temps, elle est devenue semblable à cette "terre aride et sans eau" dont parlent les Livres Saints. Un à un d'abord, puis par centaines et enfin par milliers, les cheveux sont tombés, victimes inconscientes, laissant le pauvre jeune homme dénudé, sans recours comme sans espoir.

"Hélas, trois fois hélas, s'exclameraient de nouveau les frères de Joseph, (celui de l'opéra de Méhul) s'il leur était donné de contempler pareil spectacle, tous ces beaux lieux si riches autrefois, sont maintenant frappés de stérilité."

Absalon, de chevelue mémoire, en mourrait d'envie, lui à qui son système capillaire a joué un si vilain tour, et Charlemagne, s'il eût connu cette merveille, n'eût plus juré par sa barbe, mais bien par ce crâne.

Un étudiant en médecine, pour étaler sa science fraîche emmagasinée, nous expliquerait devant ce dénuement complet, que les follicules pileux se sont atrophiés et que la mortification des cellules a abouti à une desquamation du cuir chevelu. Un avocat nous parlerait de nue propriété, un arpenteur se frotterait les mains d'aise et trouverait le terrain magnifique pour ses opérations, un ingénieur-forestier serait pris de désespoir devant un tel déboisement, et Gavroche, les mains dans les poches, s'écrierait tout bonne-

ment: "Le monsieur n'a plus de cresson sur la fontaine."

Nous tous, ses amis, nous l'appelons le crâne. Mais quel crâne aussi!

Poli comme un ivoire antique, sans la moindre ride, sans le moindre pli, il brille si bien au soleil! La lumière s'y promène, s'y joue en reflet capricieux, produisant des effets magiques et toujours nouveaux. Les mouches s'y ébattent en toute sécurité et elles s'y livrent à des exercices chorégraphiques à rendre jaloux les ballets de l'Opéra.

Il lui reste bien, à quelques coins, des vestiges de son ancienne splendeur, mais ils disparaissent peu-à-peu, et, demain, ce sera le crâne éblouissant, veuf de toute végétation, ce sera le crâne complet, le crâne parfait.



Une bonne grève

Je ne suis pas unioniste, ni en politique ni autrement, et je suis en bonne position pour chanter bien haut mon indépendance; le chevalier errant que nous avons comme gardien du pays ne m'a pas encore requis d'enfourcher mon cheval de bataille et d'aller me placer à sa droite pour soutenir sa vaillance, et les unions ouvrières ne savent pas encore dans quel syndicat introduire mon moi raisonnant: on délibère là-dessus.

Je suis donc encore exempt de servage, je suis un "free-lance" comme dirait Shakespeare, et c'est justement grâce à cette liberté que je viens célébrer en ce jour un événement dont l'annonce m'a rempli d'une douce joie. Il s'agit d'un conflit ouvrier; je viens louer une grève et acclamer des grévistes.

Ne vous alarmez pas; l'araignée que je loge en mon étroit grenier cérébral ne me taquine pas plus que d'habitude, ma température est normale et mon pouls bat toujours bien innocemment. Mais laissez-moi vous expliquer la chose, et vous partagerez mon enthousiasme.

Les ouvriers en fourrures se sont mis en grè-

ve: le journal l'annonce en titres hauts comme ça. Puis vient la liste de leurs griefs, la litanie de leurs réclamations. Le bon public regarde cela d'un œil paterne et laisse faire. Mais tout cela, c'est de la bouillie pour les chats, et je vais vous dire, moi, pourquoi ils ont plaqué là peaux et poils. Je vous le donne en mille. Vous ne trouvez pas? Eh bien! voilà.

C'est à cause de vous, mademoiselle, vous en êtes responsable, madame! Un boulanger consentirait-il à faire du pain qu'on jetterait à la mer? Sa conscience répugnerait à un tel gaspillage. Un mineur piocherait-il tout le long de l'année pour extraire de la terre un charbon que l'on ferait brûler sur les places publiques? Il se révolterait devant semblable folie.

Comment voulez-vous alors que des travailleurs intelligents continuent de peiner à des fourrures sous le poids desquelles ploieront les belles et les élégantes, ou celles qui croient l'être, sous l'ardent soleil de l'été. Les peaux de bêtes sont faites pour nous préserver du froid et vous vous en couvrez en plein juillet; elles doivent servir à conserver notre chaleur intérieure, et vous suez à grosses gouttes sous vos renards et vos loups plus ou moins authentiques. .

Ces braves artisans se sont lassés de ne travailler que pour satisfaire des caprices et

pour permettre à certaines d'imposer leurs ridicules et leurs travers; et ils ont jeté bas ciseaux et aiguilles.

Je leur souhaite en récompense, ne serait-ce que pour faire la nique aux femmes, que chaque individu du sexe fort se paie le luxe, au prochain hiver, d'une pelisse dont les pans balaieront le sol: les salaires des unions doivent permettre cela à tous, excepté, bien entendu aux journalistes et aux employés civils.



Propos... lointain

Quel lien peut-il y avoir entre les Vaudois et deux œufs au miroir? Mystère et télépathie!

Hier soir, journal en poche, j'entrais souper, tristement seul, dans une non moins triste gargotte. (O douceurs du célibat!). Ma maigre pitance me fit évoquer honteusement les ripailles antiques et de là, en une involontaire glissade, je tombai aux Vaudois. Pourquoi mon Dieu? Télépathie, vous dis-je.

Pour charmer les ennuis de ma mastification solitaire, je parcourais mon journal de l'allure la plus résignée du monde, lorsque je tombai en arrêt sur cette dépêche qui semblait venir de ma pensée même et qui s'étalait sur quatre lignes: "La police de Cuba est aux trousses des Vaudois, qui pratiquent encore le cannibalisme et offrent des enfants en holocaustes à leurs dieux."

Je pense aux Vaudois, souvenirs de vieilles lectures exotiques, et voilà qu'on m'en sert.

Les Vaudois forment une secte qui fleurit dans la perle des Antilles; ils adorent plusieurs dieux qui se nomment harmonieuse-

ment Elécua, Babagueye, Olurruu, Chango et autres vocables du même poil. Mais c'est sans contredit Elécua qui est le plus puissant et le plus vénéré: il enseigne que le bien ne peut venir à une personne qu'en autant qu'elle cause du tort à son prochain. Inutile de dire que les Vaudois sont d'une ferveur exemplaire dans la pratique de cette religion. Ils ne se massacrent pas trop entre eux, mais ils commettent un tas de déprédations aux dépens des profanes et mangent les petits enfants qu'ils enlèvent ici et là.

Et dire que la civilisation éclaire le monde et que la sainte démocratie fait le bonheur des peuples! Allez donc convertir ces intéressants cubains aux quatorze principes de notre éminent voisin! Je vous préviens que le courtier en assurances le plus audacieux ne risquera pas un quart de sol sur vos chances, et il aura raison.

Nous honnissons les Vaudois, et pourtant ils pourraient bien nous le rendre, car il y a en chacun de nous un cannibale qui sommeille. Sans doute, nous sommes bien vernis, bien frottés, bien polis, nous ne mangeons pas les oreilles ou le nez de nos ennemis à la croque-au-sel, mais, si nous nous fichons pas mal du dieu Elécua, nous chérissons ses principes dans un petit coin bien caché de notre cœur.

Regardez les profiteurs rapaces, les exploi-

leurs sans conscience, les politiciens véreux, les meneurs exécrables, fomentateurs de désordres sociaux: ils volent, pillent et assassinent leur prochain pour remplir leur bourse et pour faire régner leurs passions.

Il n'y a guère qu'une légère différence entre les peuples civilisés et ces primitifs des Antilles: ceux-ci mangent les enfants, les sociétés plus raffinées se contentent de n'en plus avoir.



Apôtre et Martyr

Né de parents pauvres, mais voleurs. Népomucène Latrogne montra dès sa plus tendre enfance une vive passion pour les arts décoratifs. Durant ses primes années, son intelligente silhouette faisait l'admiration de ses camarades d'école, qui s'étonnaient de sa persistance à demeurer à la queue de sa classe. Déjà, son âme d'artiste devinait que tout la beauté d'un tableau tient dans le dernier coup de pinceau, que toute la vie d'un poème se réfugie dans le derniers vers: il voulait être le mot de la fin.

Lorsque l'adolescence vint, Népomucène était la décoration la plus connue des parcs publics, et le plus bel ornement des buvettes. Sa constance lui gagna de nombreux amis, et il vit enfin ses efforts couronnés de succès le jour où il fut élu, à l'unanimité de voix moins une, (le propriétaire de la dite voix ne pouvant plus la faire fonctionner) secrétaire-correspondant de la Société des buveurs d'eau (de Floride).

Cette reconnaissance solennelle de ses vertus civiques alluma en son âme la flamme des grands dévouements. Un beau matin,

il se réveilla apôtre, parce que martyr: il avait passé la nuit au poste de police.

Les misères de l'ouvrier, son frère, jetaient sur son esprit un voile épais de tristesse; il résolut de consacrer sa vie au relèvement du prolétariat. Fort en gueule, le verbe haut et le geste facile, par les rues et les places publiques, dans les endroits où l'on flâne et dans ceux où l'on s'altère en se désaltérant et où l'on se désaltère en s'altérant, partout l'on voyait Népomucène et surtout on l'entendait, vociférant les anathèmes contre la société, anéantissant le capital, pulvérisant les patrons; il prêchait l'Evangile des temps nouveaux.

N'ayant jamais travaillé, et ayant toujours mangé et surtout bien bu, il promettait à tous une félicité perpétuelle sous l'aile protectrice de la fainéantise. Les bourgeois étaient des voleurs, les patrons étaient des bandits, se nourrissant des sueurs des misérables, et se tressant des couronnes avec le sang du peuple.

Il n'y allait pas par quatre chemins, et le chef de police lui mit à cinq reprises la lourde main de la loi au collet, pour propos délibérément attentatoires à l'ordre public. Rien ne décourageait le vaillant martyr des doctrines nouvelles; il ne travailla jamais, et il but et prêcha toujours.

Le jour de la fête du travail, devant toute

la foule assemblée pour venir boire sa parole, comme dirait notre maire, Népomucène Latrogne fit une harangue à l'emporte-pièce. Dans l'emportement de son talent oratoire, il était à mettre les aristocrates, les curés et les exploiters dans le même sac (et quel sac, mes enfants!), il les précipitait au fond de la mer avec une meule de moulin au cou et les faisait ensuite dévorer par les hyènes et les chacals du désert, lorsque, soudain, il eut un coup de sang, sur la cause duquel les médecins ne purent s'entendre. Coup de soleil, dit l'un; coup de trop, prétendit l'autre. Malgré les soins les plus pressés de la docte faculté, il revint à la santé, et reprit sa vie d'exemples et de bonnes œuvres.

Malheureusement ses jours étaient comptés, et la mort le guettait. Un matin qu'il promenait sa méditation solitaire sur la rive enchantée de notre beau fleuve, (en langage vulgaire: les quais), sa tête, lourde de pensées et d'esprit, l'entraîna soudain, et il tomba dans l'onde perfide.

Longtemps il lutta des pieds et des mains; de tout son corps il se débattait contre l'étreinte du flot. Les minutes s'écoulaient et devenaient des heures, et Népomucène nageait toujours. Soudain il sortit de son gousset sa bonne montre de Tolède, directrice et régulatrice de sa vie; un sourire joyeux, satisfaction du devoir accompli, illumina l'intelligence de ses traits: il y avait huit

heures qu'il nageait, sa dernière journée de travail était terminée.

Il cessa de lutter, et le fleuve roula dans ses flots puissants le corps de Népomucène Latrogne, exemple des prolétaires, pilier des travailleurs, apôtre de l'Union, martyr de la journée de huit heures.



Le Pauvre Job

Vous vous souvenez de Job ? Oh, je ne veux pas insinuer, mesdames que vous êtes nées de son temps, et je vous froisserais, messieurs, en laissant croire que vous avez été de ses amis ; il était vraiment et trop vieux et trop pauvre. Mais, tout de même, vous vous rappelez les récits que vous avez lus de sa vie accidentée, vous le plaignez, vous compatissez à ses malheurs et par-dessus tout, vous louez sa patience dans les épreuves dont il a eu sa large part.

S'il faut en croire les moralistes et les sages, Job est le modèle de la patience. Sans cesse ils nous le mettent sous les yeux, couché sur son lit de fumier ; ses amis se moquent de lui, et sa femme le délaisse. Il avait de quoi exercer sa patience, il faut bien l'avouer, et Job était sûrement patient.

Mais j'ai beau admirer ce saint homme, je ne puis m'empêcher de me demander ce qu'il ferait aujourd'hui. S'il vivait de nos jours, pourrait-il encore être aussi patient ?

Sans doute, il a souffert toutes sortes de maladies, mais Hippocrate n'était pas né et il n'en coûtait rien encore pour être ma-

lade. Il n'en menait pas large sur son grabat, mais il n'est jamais resté en panne, en pleine nuit loin de toute habitation, par l'entêtement d'une machine aussi moderne que perfectionnée. Il tirait du feu du silex, mais il n'a jamais essayé de faire brûler des pierres qu'on lui avait vendues sous le nom de charbon.

De son temps, les taxes ne sévissaient point, on ne voyait jamais un enfant réclamer dix sous pour aller aux vues animées, personne ne lisait les journaux, pour la bonne raison qu'il n'y en avait pas, et les échevins étaient encore dans le néant.

Job n'a pas connu les coiffeurs doublement rascurs, les tailleurs à la coupe savante et aux doigts prestes à enfiler les dollars, les épiciers aux notes fortement épicées, les bouchers qui salent proprement leurs clients et les journalistes gâteux qui se croient spirituels. Il a connu la faim, la soif et la nudité, nous dit l'Écriture, mais c'est qu'il n'avait pas un sou, tandis qu'un sou et même cent sous dans notre gousset nous laissent aussi nus et aussi affamés que les naufragés de la Méduse.

Wilson a fait la Ligue des Nations, et on l'a proclamé grand homme; si Job veut se réhabiliter aux yeux des humains qu'il revienne sur notre pauvre terre, qu'il voie nos estomacs et nos bourses, et nous le saluerons bien bas, s'il consent à se mettre à la tête de la nouvelle "*Ligue des Rations*".



Les Oies

Cahin-caha, la charpente remontée brusquement d'un côté, puis subitement abaissée, la patte aux doigts palmés s'appuyant lourdement sur le sol, en un tangage maladroit dame l'oie s'avance.

Les pattes ont l'air soudées au corps, tant la marche est cahotante et tant le corps fait de soubresauts; elle n'a pas le déhanchement provocateur de la jeune élégante, mais plutôt l'allure d'un vieux beau qui a ses rhumatismes et qui n'en veut rien laisser voir. Pour ceux qui n'ont pas fait la grande guerre et pour qui le cinéma n'existe pas, je me permettrai de dire que la démarche de l'oie figure assez bien le cheminement ardu d'un "tank" en pays accidenté.

Cette masse est surmontée d'un long cou qui a l'air de se demander pourquoi il est là. Le canard n'est pas un modèle d'élégance, il s'en faut, mais personne n'a jamais médité de cet honnête animal dont la seule occupation est de faire coin-coin tout le long du jour; c'est que le canard a un cou modeste qui ne cherche nullement à dominer ses contemporains, tandis que l'oie, voulant en im-

poser à son entourage, dresse ce monument qui nous laisse rêveurs.

Et le corps a beau être projeté de côté et d'autre, le cou ne bronche pas; il est toujours rigide et ne laisse pas bouger d'une ligne la tête pleine de suffisance qui le couronne. Oh! la tête de l'oie, avec ses deux yeux ronds à fleur de plume et ce bec jaune qui a toujours l'air tout neuf!

Invectivez une oie à pleins poumons, elle ne vous regardera même pas; passez près d'elle sans mot dire et elle peut détalier à toute vitesse ou vous sauter dessus et vous prendre une bonne pincée. Vos oreilles vont être assourdies d'un concert d'imprécations et d'une avalanche de menaces et vous reculerez tout ahuri, fort de votre innocence, mais décontenancé devant l'attaque subite de cet énergumène emplumé. Il ne faut pas lui en vouloir; pensez au proverbe: "Bête comme une oie", et consolez-vous avec cela.

Puis l'oie s'arrête, elle se rive au sol, immobile "comme un factionnaire au port d'armes" dirait un de mes amis qui cultive les effets de déclamation. Elle se plonge sans doute en de profondes rêveries, mais à quoi peut bien penser une oie?

Il est peut-être des gens qui savent à quoi pensent les oies, car s'il est permis de chercher des analogies entre le roi de la création et ses sujets, il nous faut avouer que bien des

hommes sont oies et, comme le faisait remarquer ce pieux et savant évêque du Concile de Trente, qui dit homme dit femme par le fait.

Pourtant, ces pauvres oies devraient être mieux traités. Nous sommes injustes envers elles et je crois que nul ne veut se souvenir qu'elles ont sauvé Rome; mais, pour les oies comme pour les humains, la Roche Tarpéienne est près du Capitole.



Les Yeux

Les poètes sont des heureux; ils chantent leurs peines et leurs joies en toute liberté. Qu'on lève les épaules devant leurs enthousiasmes ou qu'on se moque de leurs désespoirs, ils n'y prennent nullement garde; ils vivent dans leur âme, et leur âme est belle et grande.

Je voudrais parfois être poète pour dire en vers les beautés délicates et fragiles que la prose, "mâle outil et bon aux fortes mains", ne peut toucher sans risquer de détruire leur charme ou de l'amoindrir tristement. Et si, par exemple, vous enlevez à la musique son âme, que vous en restera-t-il ?

Je voudrais être poète pour chanter les yeux. J'aime tant les yeux des mères, miroirs de nos inquiétudes, de nos joies, de nos chagrins. C'est avec leurs yeux que nos mères nous aiment et c'est dans leurs yeux qu'elles nous le disent; les yeux de nos mères sont nos trésors.

J'aime tant les yeux des enfants. On y lit jusqu'au tréfonds de leur cœur, ils ne peuvent encore rien cacher ces yeux immenses et candides que l'image du mal n'a pas ter-

nis. Les petits vivent par leurs yeux, ce sont des rayons de leur âme pure qui viennent s'y refléter; les yeux des petits enfants sont nos bénédictions.

J'aime les yeux des pères, droits et honnêtes où brillent le travail que rien ne lasse et le dévouement que rien ne rebute. Ils sont l'espoir de la famille et de la race, le feu de leurs prunelles n'est jamais éteint; les yeux des pères sont nos forces.

J'aime les yeux des jeunes filles, des fiancées, vifs et rieurs, sérieux et dévoués, qui s'attachent à jamais; yeux qui prient et qui commandent, yeux grands et bons, yeux doux, yeux purs. Les yeux des jeunes filles sont nos sauvegardes, nos bonheurs.

Mais pourquoi les yeux de toutes les jeunes filles, de toutes les fiancées ne sont-ils pas doux, bons, purs?

J'aime les yeux, qu'ils soient bruns comme la force, comme le soleil, comme le désert, puissances jamais lasses, grandeurs jamais domptées; qu'ils soient noirs comme la volonté, comme la nuit, comme le néant, qui sont la fin de toutes les résistances, l'écroulement de tous les obstacles.

J'aime les yeux, bleus comme la bonté, comme l'azur, comme l'âme, en qui tout finit, en qui tout se confond; ou gris comme l'amour, comme le torrent, comme la mer, com-

me l'abîme, contre qui rien ne vaut, gouffres qui possèdent tout parce que seuls ils sont assez grands pour tout engloutir.

Que je voudrais être poète pour chanter les yeux que j'aime tant!



Les Mots

Ce que les mots doivent souffrir quelquefois, de la façon dont on les traite ! Ce nous est un passe-temps, un plaisir, une habitude de les servir à toutes les sauces, de les adapter à notre humeur, d'en oublier l'origine, d'en torturer le sens.

On se sert des mots, non pas pour exprimer sa pensée, pour la présenter claire et vivante, mais pour la masquer, pour l'étouffer.

L'homme ne pouvait, comme les bêtes, se contenter de signes ou de cris inarticulés, et son esprit, sublime chef d'œuvre, mystère des mystères, qui comprendrait tout s'il pouvait se comprendre, son esprit pour se manifester au dehors, pour assurer sa domination sur tout, enfanta les mots.

Et chaque mot sorti du plus profond de l'âme humaine est une création, à l'image de la chose qu'il représente, sortie des mains du Créateur suprême.

Chaque mot est vivant ; il vibre du souffle de tous les esprits qui nous ont précédés, il plane de l'envolée de toutes les pensées, il brûle de toutes les ardeurs qui ont consumé le

monde, il hurle le cri des colères de tous les siècles, il tonne de tous les bouleversements, il sanglote de toutes les douleurs qui étreignent l'humanité, il aime de tous les purs amours qui élèvent l'homme et lui gardent ce qu'il y a de bon en son cœur.

Les mots sont des puissants qui soulèvent les peuples comme les individus, qui endiguent tous les débordements et qui allument toutes les haines, qui réveillent toutes les énergies et qui paralysent tous les courages, qui domptent les passions et triomphent des vertus.

Sans les mots, autant vaudrait que notre esprit n'existe point, car il ne pourrait prouver son existence, il serait morne, vide, improductif; car les mots sont les feuilles des arbres, les fleurs des champs, les rides de l'eau, les étoiles du ciel, et que seraient la forêt sans feuilles, la terre sans fleurs, la mer sans vagues, le firmament sans lumières ?

Et pourtant, de quelle façon nous triturons les mots, sans honte et sans remords, quels salmigondis innommables nous en faisons, à quelles basses besognes nous les employons !

Pauvres mots, que vous devez souffrir de vous voir ainsi maltraités, et que vous devez regretter le jour où, rayon jaillissant, l'homme vous sortit tout palpitants de son cerveau et vous balbutia avec respect de sa bouche encore malhabile.



L'Idéal

On nous en a tant parlé; on nous en parle tant!

Et abrutis par tous ces discours creux clamés à perte d'haleine par des orateurs improvisés qui ne croient pas le premier mot de ce qu'ils prêchent, désabusés par tous ces écrits, ces proclamations, ces appels de gens qui souvent sont les derniers à mettre en pratique leur doctrine, nous en venons, petit à petit, à douter de l'idéal, à le concevoir comme la création inachevée d'un esprit infécond, comme l'effort infructueux d'une âme incomplète. Du doute à l'indifférence, il n'y a qu'un pas.

L'occasion est trop belle de faire vibrer les cordes sonores, de déployer l'oriflamme du pathos; l'idéal, quel magnifique sujet! Qu'il se prête admirablement aux périodes ronflantes, de quelles fleurs ne peut-on orner pareille chose, à quel monde de sentiments il peut donner le jour, quel moyen puissant pour enchaîner les auditeurs à son verbe, pour tenir les lecteurs courbés sous sa plume.

On enfle la voix, on y met un trémolo de conviction, le poing se lève vers le ciel:

"l'idéal, messieurs!" Un point d'exclamation clôt le tout, et la farce est jouée.

C'est un bien grand malheur que l'homme fasse avec une si grande chose de si tristes compromis.

A la vérité, si vous ne pouvez plus maintenant entendre le mot sans hausser les épaules, il vous faut au moins admettre la chose qu'il représente, car, que deviendra le monde s'il perd toute notion de l'idéal?

L'idéal n'est pas une illusion, c'est le but des efforts de toute la vie; ce n'est pas non plus une utopie, car il est réalisable, et non seulement dans ce sens qu'on peut le réaliser, mais bien qu'on doit le réaliser, par la tension constante de notre volonté et de toutes nos énergies.

Quelles méchantes besognes font ceux-là qui, pour le plaisir vaniteux de paraître jongler brillamment avec les mots et les idées, les gonflent, en masquent le vide de leur pensée, en habillent l'indigence de leur esprit.

Pourquoi vouloir toujours et à tout prix faire planer l'idéal dans les nuages, si loin au-dessus de nos têtes, de façon à faire croire qu'il est inaccessible.

Loin de le vouloir rendre terre-à-terre, loin d'en faire une loque bonne pour le décrochez-moi-ça, en restituant à l'idéal sa véritable portée humaine, nous nous élevons

vers lui; nous comprenons qu'il consiste en notre perfectionnement physique et moral, nous nous persuadons qu'il est l'âme de la vie, puisqu'il doit être le désir de notre cœur devant lequel tous les autres doivent s'incliner, et que ce n'est que par le désir, par l'espérance, que nous vivons.



Au Concert

Elle—Vingt ans. Cultivée, musicienne.
Charmant bibelot.

Lui—Vingt-trois ans. Vague gravure de
modes; donne une impression de déjà vu.
C'est un jeune homme dans le train.

Salle de concert. Auditoire sélect. L'ar-
tiste apparaît sur la scène et salue en souriant.
Le piano commence à vibrer sous ses doigts.

.....
Elle—(à mi-voix). Je l'aurais crue plus
petite. Les journaux disaient qu'elle n'a-
vait que quatorze ans.

Lui—(avec un demi-sourire entendu) Oh!
vous savez, les journaux!

Elle—Puis, elle n'a pas l'air si jeune!
Si elle ne se peignait pas de cette façon, on
lui donnerait certainement plus que son âge.

Lui—(avec un sourire de plus en plus en-
tendu) Les artistes, c'est toujours la même
chose. Prenez les plus célèbres actrices de
vues animées, par exemple, elles s'arrangent
les cheveux de la même façon, afin de paraî-
tre plus jeunes.

Elle—(après un moment) J'aime beaucoup le piano. C'est distrayant, et ça garnit très bien. Ça donne un bon air au salon ou au living-room.

Lui—(enthousiaste) Le piano automatique n'a pas son pareil. Puis, ils ont un si vaste répertoire aujourd'hui.

Elle—J'aime mieux un piano à queue, c'est beaucoup plus artistique.

—(La conversation continue sur ce sujet, jusqu'à la courte intermission, que l'on emploie à lorgner ses voisins et à échanger des saluts et des sourires de côté et d'autre).

Elle—(pendant que de nouveau l'instrument chante divinement) Comment aimez-vous son jeu ? Moi, je l'aime bien, mais il ne me plaît pas ; ça me fait trop penser à mes années de couvent alors que les bonnes mères nous enseignaient la musique, et qu'il fallait jouer comme elle.

Lui—(vague) Oh ! vous savez...

Elle—(l'interrompant) Il n'y a pas à dire, la musique classique a sa valeur, mais elle nous paraît bien vieillie, n'est-ce pas ?

Lui—(de plus en plus vague) Oh ! vous comprenez....

Elle—(soudain attentive) Mais, j'ai déjà joué cela, moi ! C'est tout de même joli ce morceau. Seulement, ça me demanderait

du travail pour le jouer de nouveau; et, d'ailleurs, ça ne se joue plus qu'en concert.

Lui—(raffermi) Il n'y aurait guère moyen de danser là-dessus. Tenez, j'aime beaucoup le phonographe à cause de cela. Il joue toutes les musiques, et il a toujours de nouvelles choses pour nous faire danser.

Elle—En effet, c'est bien agréable, et ce qu'il y a de fin, c'est qu'aussitôt qu'une danse nouvelle fait son apparition, le phonographe en a la musique.

Lui—(de plus en plus raffermi) C'est comme pour les chansons. Nous avons tout-de-suite les dernières chansons américaines, et, avec le phonographe, nous les savons presque aussi vite que les Américains. Réellement, c'était un génie que ce Victor.

Elle—(surprise) Quel Victor?

Lui—(un peu décontenancé) Mais... l'inventeur du....

Elle—(pouffant) Victor?.... L'inventeur du....?....

(Elle serre fortement son mouchoir sur sa bouche, pour ne pas éclater)

Lui—(de plus en plus décontenancé) Mais... c'est que... je croyais...

—(L'artiste a terminé son dernier morceau on applaudit consciencieusement, et chacun

s'en va heureux d'une telle manifestation en l'honneur de l'art). Dix minutes plus tard, chemin faisant.

Elle—(sérieuse) C'est tout de même bon une soirée ainsi consacrée à la musique; ça relève l'âme, n'est-ce pas ?

Lui—(très sérieux) Il n'y a rien d'aussi pénétrant, d'aussi reposant. On en sort tout transformé. Quelle belle chose que la musique !



Attendre

Elle s'ennuyait là-bas, toute seule, et lui, l'homme, ne pensait même pas qu'elle pût souffrir et compter les mois et les jours. Il était homme, immensément égoïste, froid et dur d'aspect.

Elle lui écrivait, et chaque fois ou presque, il m'en disait quelques mots, mais pas un muscle de sa figure ne se contractait autrement qu'à l'ordinaire.

Je l'ai revu hier; il était distrait, il parlait à peine et ses yeux étaient loin, perdus. Tout-à-coup il me dit, sans me regarder: "Elle s'ennuie, et elle m'attend", et il me montra à la fin de la lettre ce qu'elle y avait écrit, d'une écriture toute menue, comme un peu honteuse et craintive: "Attendre, c'est long!"

Il crispa les minces feuilles et répéta tout bas: "Attendre, c'est long". Et il est parti, plus brusque et plus abrupt que jamais.

Je ne crois plus du tout au triple airain dont il affecte de se cuirasser. Son cœur est vivant, puisqu'il a compris tout ce qu'il y

avait dans ces trois mots: "Attendre, c'est long".

Mots beaux et grands parce que simples et vrais. Mots qui pleurent doucement mais qui ne sanglotent pas, car ils espèrent; ils possèdent le temps, et le temps, c'est l'espérance. Tristesse infinie mais non désespérée, car l'âme la refoule et la contient, et l'âme survit à tout, aux joies comme aux peines.

Attendre, c'est là notre vie. Nous attendons toujours; nous voudrions hâter la marche des années, nous nous laissons de chaque jour et nous soupirons toujours après le lendemain. Pourquoi? Est-ce notre âme qui souffre de sa méprisable enveloppe de chair et qui aspire à vivre seule, dégagée de tout lien, lavée de toute souillure?

Notre corps attend le plaisir, la jouissance, la richesse, les honneurs, le repos, et il travaille, il lutte, il se dépense, et toujours il attend. Il peine, il souffre, il meurt, jamais son ambition n'a été satisfaite, jamais son attente n'a été comblée.

Nous sommes ainsi faits, âme et corps. esprit et matière; nous sentant fragiles et de peu de poids, atômes dans l'univers, nous sommes inquiets, nous redoutons les misères de chaque jour et nous en attendons la fin.

Notre âme a mis comme jalons, le long

de la route, une suite d'espoirs, de bonheurs qu'elle a hâte d'atteindre; chaque espoir est bientôt flétri, chaque bonheur est vite épuisé, et après chaque halte, alors que de nouveau nous cheminons péniblement, le prochain repos nous paraît bien éloigné et l'attente nous est longue, toujours plus longue.



A la Lune

C'est la faute de cette petite bonne-femme aux grosses joues que je rencontre si souvent. Ce midi encore, elle était plantée là, au coin de la rue, comme je sortais de chez moi. Elle me regardait avec sérénité marcher sur le trottoir glissant, avec des précautions de vieille dame qui a ses rhumatismes, et lors que je passai près d'elle, ses grands yeux tranquilles avaient toujours la même expression de quiétude et ses bonnes joues rebondies donnaient à sa physionomie le même air de béatitude replete.

Et chaque fois que je la vois, je ne puis m'empêcher de penser à la lune, tant cette figure ronde et calme me rappelle l'astre des nuits dans le débordant épanouissement de son plein.

Voilà que je tourne à la poésie, maintenant, et à la poésie astronomico-décadente, comme dirait l'autre, ce qui est encore plus grave. Mais je ne suis pas maître de mon inspiration. La blonde Séléné agit sur mon cerveau, imprègne ma substance à penser de son charme pénétrant et discret, et, si je ne suis pas dans la lune, la lune est en moi.

D'ailleurs, je ne suis pas le premier à m'éprendre de la lune et à la chanter sur une lyre exaltée. Ne te formalise pas, Phoébé, si j'unis ma pauvre misérable voix aux lyriques envolées, aux échevelées rhapsodies, aux sublimes cantates, aux frémissantes évocations, aux suaves symphonies, aux naïves ballades, aux langoureuses mélodies que tu as fait jaillir des lèvres et des doigts des trouvères, des bardes, des poètes, des mages, des chevaliers-errants, des musiciens, des illuminés et des hallucinés de tous les pays et de tous les temps.

Il semble que les hommes t'aiment parce que tu leur parais triste dans la sombre solitude des nuits. On t'a bien donné les étoiles pour compagnes et pour aides dans ta tâche de veiller sur le sommeil des humains, mais les étoiles sont si légères et si volages qu'elles n'aiment guère ta compagnie de vieille personne sage et compassée; elles n'ont pas trop de temps pour faire pavane de leur brillant, pour scintiller à qui mieux mieux, éternelles coquettes, et pour échanger entre elles de furtives œillades.

Cependant, malgré ton apparente sagesse, tu nous boudes quelquefois, tu ne nous fais pas toujours bon visage, et souvent tu ne daignes même pas te montrer à nos yeux.

Si je voulais te nimber de la magie enveloppante des mots, ô lune, je serais bien en peine,

car ce que je pourrais dire de toi aujourd'hui ne serait plus vrai demain. Nos grands imagiers y ont dépensé leur verve et leurs couleurs et se sont à l'envie répétés et contredits.

Hugo t'appelle tour-à-tour plateau d'argent et serpe d'or, et ce riche gueux de Richepin, alors qu'il n'avait que toi pour toute richesse, te qualifiait d'écu rogné.

De ne pouvoir te comprendre, l'esprit humain en ressent un vilain dépit, et il se venge en te prêtant une méchante influence; on dit que tu perds ceux qui te contemplent et qui te chantent trop.

C'est que le monde est aveugle et brutal; il ne comprend ni les larmes ni la joie, et tu parais si bien nous plaindre et nous aimer, là-haut, dans ta sereine mélancolie!



Le Chêne

Le chêne a poussé d'une semence infime, mais féconde. Il est sorti de terre tout petit, faible, humble; les arbres de la forêt ne le regardaient même pas. Qu'avait-il pour attirer leurs regards? Il s'est confié au soleil, aux vents, à la pluie, à la terre, il a tiré d'eux sa vie, d'eux qui l'avaient fait sortir de cette semence si infime, mais si féconde.

Il a d'abord souffert, souvent il lui a semblé que sa vie l'abandonnait, mais il se cramponnait de toutes les forces de ses racines, il se redressait, il résistait.

Aujourd'hui, le chêne est beau dans la forêt. Les autres arbres sentent en lui une force, une puissance qui s'en va déclinant chez eux, et oubliant leur origine, ils se demandent comment le chêne, de si petit, a pu devenir si grand. Déjà les arbrisseaux recherchent son ombrage et croissent vigoureux et forts sous sa protection.

C'est nous ce chêne, c'est notre race. La poignée de hardis marins et d'héroïques défricheurs venus sur nos côtes ont fait souche de tout un peuple. Ils ne se sont pas laissé rebuter par les misères parfois atroces des débuts, ils se sont confiés à la terre qu'ils

venaient de découvrir et lui ont consacré leur vie. Le nouveau pays était bien humble à côté de tous ceux qui se partageaient la terre, mais ils avaient foi en l'avenir. Ils savaient qu'il n'y a pas de sacrifice inutile et que tout travail porte en lui sa récompense. Le pays a grandi, comme le chêne il devient beau et fort et les autres pays le regardent avec surprise, se demandant comment il a ainsi survécu et d'où lui vient sa force.

Mais notre croissance n'est pas finie, nous n'avons pas atteint notre virilité. Il n'est pas bon de nous croire trop forts ou trop grands, et il est très mauvais d'essayer de le faire croire aux autres, nous n'en pouvons tirer rien de valable pour notre accroissement. Il nous faut au contraire nous souvenir de nos humbles débuts, pour y puiser l'énergie de toujours travailler, la force de toujours combattre. Nous sommes un peuple jeune, nous avons besoin de toutes nos volontés et de toutes nos ressources pour grandir.

Notre fête nationale ne doit pas être seulement un prétexte à notre glorification. Elle doit être surtout une leçon de foi et d'énergie, de la foi qui croit malgré tout, de l'énergie qui va contre tout. Nos ancêtres n'avaient que faire d'une vaine gloriole, ayons les mêmes sentiments. Il nous faut voir ce que nous avons à faire, et il nous faut savoir que nous devons le faire. Qu'importe que nous n'en retirions pas nous-mêmes la récompense; nos pères n'ont-ils travaillé que pour eux ?



Manifeste Electoral

A la manière d'un représentant du peuple

Nobles et intelligents électeurs de ce beau
et grand comté:

C'est sans crainte que je reviens devant
vous. L'âme calme et sereine, fière du devoir
accompli, je laisse tomber tous les voiles:
jugez-moi. Le mandat que vous m'aviez
donné est expiré; j'en viens rendre compte et
j'en viens demander en même temps le renou-
vellement.

Vous savez tout ce que j'ai fait en chambre.
Sans doute, je ne faisais pas rétentir tous les
jours des éclats harmonieux de ma voix les
lambris sacrés, mais vous connaissez le pro-
verbe: "Qui parle trop agit peu." Et sou-
vent mon chef m'a dit en me serrant la main:
'Mon cher, vous ne parlez pas souvent, mais
vous êtes un homme d'action, et c'est ce
qu'il nous faut.' J'ai donc agi, et vous savez
tous ce que j'ai fait pour vous. Vous n'avez
qu'à regarder.

Voyez cette admirable nature qui nous a

tant comblés; nous vivons dans un pays unique au monde, nous serons un jour les rois de la terre. Nos rivières regorgent de poissons, nos forêts sont inépuisables, et tous les ans d'abondantes moissons couvrent nos champs. Que nous sommes heureux d'avoir un tel gouvernement, et combien plus heureux encore d'avoir des électeurs intelligents et profonds pour toujours le soutenir contre ses ennemis.

Vous connaissez tous mon cœur d'or, vous savez avec quelle ardeur j'ai travaillé dans l'intérêt de tous. Jamais mon front d'airain n'a frémi devant l'obstacle, n'a tremblé devant l'ennemi que j'ai combattu pour vous.

Votre beau et grand comté est de plus en plus propère, grâce aux industries qui s'y développent tous les jours. Soyez sûrs que nous les conserverons et que d'autres plus nombreuses encore viendront déverser à flots au milieu de notre industrielle population la richesse et la prospérité, tant que votre suffrage éclairé et désintéressé tiendra à la barre de notre magnifique province, pour la conduire parmi les écueils et malgré les tempêtes, et pour la guider dans les chemins rocailleux qui mènent au progrès, un si digne et si paternel gouvernement.

Il me fait de la peine qu'on ait osé dresser contre moi un individu tel que celui que j'ai comme adversaire dans la présente élection. Puisqu'il n'a encore rien fait dans la vie pu-

blique, vous ne pouvez le juger par ses actes. mais vous pouvez peser ce qu'il vaut par les attaques vilipendieuses qu'il a faites contre vous et contre ma personne depuis l'ouverture de la lutte.

Soyez sûrs que je ne m'abaisserai pas à lui répondre. Vous m'avez toujours connu trop respectueux de la réputation d'autrui pour que je me permette d'user de semblables armes contre ce sanieux candidat. Je ne rends pas fange pour fange. Mais je vous demande simplement de faire la comparaison entre nous deux.

Je ne prétends pas me décerner un brevet de vertu; je veux le triomphe de la vérité. J'ai toujours eu l'intelligence tournée vers les plus grands progrès et on m'a répété souvent qu'il y avait en moi l'étoffe d'un homme d'état. Mon cœur vaillant de parfait honnête homme me fait sentir que je suis l'honneur du comté par mon noble esprit, par mon éloquence entraînante, par ma vive compréhension des choses publiques.

Pouvez-vous hésiter un instant entre moi et cette sinistre canaille qui ose se présenter devant vous ? Chassez avec dégoût ce boueux spécimen de brute avinée, débarrassez-vous de ce résidu infect de camelote électorale qui veut s'imposer à votre vote. Que feriez-vous d'un homme qui deviendrait le servile valet du pouvoir et qui serait la honte de la

circonscription ?

Il faut réellement être rendu bien bas pour venir quémander par de telles flagorneries à l'adresse du peuple et de telles injures à son représentant, les faveurs électorales. Ne vous occupez pas davantage de cet irresponsable; il ne mérite qu'une chose: le dédain et l'oubli.

Soyez toujours nobles, soyez toujours dignes. Elisez des représentants qui sauront toujours porter bien haut en notre province l'étendard du progrès et l'oriflamme de la civilisation. Votre représentant humble et dévoué,

ARISTODEME CLAMPIN.



Fumée

Fine colonne bleutée, la fumée monte droit dans le ciel clair; pas un souffle de vent. La fumée ne s'enroule en aucune volute capricieuse, elle ne s'ébat en aucune spirale, elle monte toujours tout droit, à l'infini. Va-t-elle rejoindre le ciel?

Voilà qu'elle devient plus diaphane, elle n'est guère qu'une buée, puis rien. Il n'en reste rien, ni trace, ni souvenir. Où est allée la colonne de fumée qui montait tout droit à l'infini?

Elle s'est confondue avec l'espace immatériel, et jamais plus ses atômes dissociés ne se réuniront, jamais plus elle n'existera pour nos yeux.

Notre terre est trop grossière, trop lourde, trop matérielle. Elle ne sait gaver que les appétits brutaux, elle ne satisfait que les basses cupidités, elle ne sert que les tyrans à l'esprit pervers et à la langue menteuse. Elle ne sait pas reconnaître le beau ni se prosterner devant la vérité; d'instinct elle cherche à briser qui veut s'élever au-dessus d'elle, elle aime salir ceux qui ne veulent pas de sa malpropreté.

Que peut faire sur la terre une fine colonne de fumée! Il lui faut monter bien vite pour ne pas souiller sa pureté, il lui faut monter bien haut, jusqu'à disparaître, voile invisible et impondérable.

L'espace n'est pas matière, il est sans limites, il est éternel; il embrasse tout de son étreinte que nul ne voit mais que nous sentons tous. Et nous, bornés, nous cherchons à nous débattre contre l'espace, qui contient tout. Toute la terre n'est qu'un point; que sommes-nous donc, des milliards sur ce point!

La fumée qui monte là-haut fait mieux que nous; elle veut se dépouiller de toute matière et de toute attache à la matière, et, de plus en plus légère, elle se hâte de monter, fuyant la grande misère de ce monde informe, triste et pitoyable, pour aller s'anéantir dans l'immensité infinie.



Empreintes

Nous sommes une cire molle, et par notre corps de chair où tout est sensation et par notre âme immatérielle où tout est sensibilité.

Notre chair se pétrit de toutes les jouissances et s'amollit à toutes les caresses; elle s'effondre sous la morsure de la douleur, et la douleur la fait mourir. Notre esprit cède aux idées qui ne sont pas de lui, il reçoit et ressent toutes les langueurs comme toutes les tortures de la chair, et sa sensibilité se fait de toutes ces sensations la substance de sa vie.

Par nos yeux entre la lumière, et lorsque la lumière n'est plus, lorsque nous sommes perdus dans les ténèbres, la lumière rayonne encore en nous; nous en sommes imprégnés, elle illumine toutes les fibres de notre être. Et nous sommes heureux, car le bonheur est dans la lumière.

Mais si nous n'avons pas la lumière, si les ténèbres ont fait de nous leur proie, nous devenons nous-mêmes ténèbres, car l'ombre qui nous envahit désagrège toutes les puissances de notre esprit. L'obscurité étreint l'âme, qui ne peut même pas gémir, car elle

n'entendrait pas sa propre plainte. Et nous sommes devenus ténèbres.

La parole nous dirige; elle commande et nous sentons qu'il nous faut obéir. Elle prie aussi, et nous accédons à ce qu'elle nous demande. La parole chantée nous fait frémir; elle nous émeut jusqu'au bouleversement. Peu importe ce que nous pensons avant que le chant commence; dès que nous le percevons il devient notre maître et nous sommes l'esclave; nous sommes la cire, il est le fer chaud qui y laisse à son gré son empreinte.

Et si les cordes chantent, et si les bois soupirent et si les cuivres hurlent, rugissent, tonnent, nous devenons un sujet passif de changements multiples et de sensations ininterrompues. Notre substance à penser, qu'elle soit matière ou esprit, passe par d'innombrables transformations, change incessamment de mode. Tous les sentiments remontent des replis où ils étaient ensevelis, toutes les passions, dont on ne soupçonnait pas la véhémence, ensommeillées qu'elles étaient, se dressent et s'entrechoquent. L'esprit vit, l'âme palpite et bondit, toutes ses forces s'unissent, se heurtent, s'enchaînent, s'annihilent.

Nous ne vivons pas cela de nous-mêmes. Nous sommes le sable où l'enfant trace ses informes dessins, comme nous sommes la falaise que la mer ronge peu-à-peu. Nous som-

mes la toile que le peintre fait vivre, nous sommes le marbre que le sculpteur anime.

Mais nous sommes aussi plus que cela; nous pouvons résister au fer, à la mer, au ciseau. Nous avons le pouvoir de nous refuser aux impressions malsaines, de nous fermer aux intrusions douteuses. Il est des empreintes qui nous corrodent dès leur apposition sur notre esprit et qui, si nous ne réagissons, nous brûlent et nous transpercent jusqu'à faire de nous des loques sans valeur.

La faculté nous est donnée de maîtriser notre sensibilité et de contrôler nos sensations. Nous avons *la volonté*. Voilà, le vrai maître. C'est le pondérateur et le régulateur de nos actes, c'est le souverain de l'intelligence qui n'est vraiment grande et forte que si elle reconnaît cette autorité.

Notre corps et notre âme sont les vassaux de notre volonté. La volonté n'existerait pas sans eux puisqu'elle n'aurait rien sur quoi régner, mais sans elle notre chair et notre esprit ne peuvent rien faire de certain ou d'absolu.

Nous sommes la cire molle où le fer chaud grave son empreinte, mais la volonté guide le fer et ne le laisse pas faire de la cire une masse informe et inutilisable.



Autres Pays...

Les allemands grognent. Je sais parfaitement que vous savez aussi parfaitement que moi qu'ils grognent; (c'est si beau de savoir que l'on sait au moins une chose!) mais je parierais mon Borsalino flambant neuf d'avant la guerre contre le feutre éreinté de Monsieur Clémenceau, que vous ne savez pas pourquoi ils grognent plus que jamais ces jours-ci.

“Or écoutez petits et grands
Le récit de *leurs* accidents”

comme on dit dans “*Le voyage en Chine*”..

Autrefois le Danemark possédait une province du nom de Schleswig. Si votre femme tient absolument à ce que vous lui fassiez la lecture à haute et intelligible voix, je vous conseillerais de cracher avec vigueur lorsque vous arriverez sur ce nom. Vous aurez là la véritable prononciation, telle qu'imposée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La province est toujours là, mais elle appartient aux allemands depuis environ un demi-siècle.

Pourquoi et comment? Je suis un peu rouillé sur le sujet. Tâtez donc là-dessus

mon ami le professeur d'histoire; il va vous débrouiller la question en cinq-secs et vous prouver de façon aussi proéminente que péremptoire que les allemands ont pris le Schl... pardon, cette province danoise, parce qu'ils étaient plus fort que ces pauvres danois.

Mais, vous vous souvenez, nous avons eu la guerre, et enfin, comme jadis Malherbe, Foch vint, et avec lui la langue rendit au mot restitution son sens antique et véritable.

Les allemands doivent rendre jusqu'à ce Schl... hum!.. jusqu'à cette province enlevée aux pauvres petits danois. Seulement, il faut respecter les droits des petites nationalités dit un des quatorze points de M. Wilson: les habitants du... de la province conquise décideront eux-mêmes de leur sort. Ils choisiront entre l'Allemagne et l'ancienne mère-patrie.

Donc, il y aura bientôt plébiscite. Or, en Danemark, tout comme ici, les plébiscites, de même que les élections, ne se gagnent pas avec des prières. Les danois font donc de la corruption électorale sur une grande échelle. Seulement, ils sont originaux, et ils distribuent aux Schleswigeois (tant pis, il est lâché!) des saucissons, des jambons, des pommes de terre, des vêtements, des bottes et tout le fournement pour se gagner leurs bonnes grâces et les attirer à eux.

Les allemands se plaignent; ils grognent. Que voulez-vous qu'ils donnent, eux? Guillaume est absent, ses fils sont éparpillés un peu partout. Ils n'ont vraiment plus rien à donner qui puisse rivaliser sérieusement avec un appétissant saucisson ou une bonne paire de bottes.

Supposons que les américains nous enlèvent l'Ontario, et que, dans vingt-cinq ou cinquante ans, les ontariens aient le pouvoir, par un plébiscite, de revenir à leur ancienne allégeance, que leur donnerions-nous, gens du Québec, pour qu'ils rentrent au bercail???

Autres pays... autres mœurs.



Pied d'affaires

Non, mais ce que ça m'agace de voir, d'entendre, de sentir, de toucher cette expression partout; on ne peut rien lire sans s'y heurter, on ne peut plus faire un pas sans s'y cogner. Pied d'affaire, pied d'affaire! Il faut tout mener, tout organiser, tout refaire, tout rénover, il faut que ça marche sur un pied d'affaire.

Quel affreux jargon, vraiment. Quelle idée d'aller fourrer le pied dans les affaires. Il y a pourtant assez de gens qui y mettent le nez sans y être priés. Tant de brasseurs véreux y font barboter des mains passablement sales, lorsqu'elles ne sont pas absolument ignobles! Pourquoi mettre le pied là-dedans! Pour mieux s'enfuir une fois le coup fait, je suppose.

Mettez donc tout sur un pied d'affaire puisque vous y tenez tant; seulement, assurez-vous bien que le pied soit solide et ne laisse pas crouler l'affaire au premier vacillement.

On parle un peu partout d'organiser l'agriculture sur un pied d'affaire: alignez-vous, braves gens; gare à vous, carottes, poireaux

et navets; les affaires s'en viennent, serrez les rangs. M'est avis cependant que les plus "*navets*" ne sont pas ceux qu'on pense.

Sur un pied d'affaire le gouvernement! L'âge d'or s'en revient, notre chevalier errant national lui a fait rebrousser chemin. Sur un pied d'affaire les études; on n'apprendra plus que ce qui paie. Mon Dieu, pourquoi avez-vous permis que nous entassions tant de choses en nos pauvres cervelles!

Sur un pied d'affaire la littérature! On vous donne à lire, donnez-nous à manger. On nourrit vos esprits, engraissez nos corps étiés. Sur un pied d'affaire le journalisme! Il est temps que le rédacteur-en-chef prenne un peu de bedon, que les scribes se paient un pantalon neuf et que le billettiste renouvelle ses godillots.

Pied d'affaire? Soyez logiques, ne vous croyez pas seuls dans les affaires. Nous avons nos affaires, nous aussi; nous avons même tant d'affaires que nous ne trouvons pas le temps de faire tout ce que nous devrions faire, défaire et refaire.

Nous les comprenons les affaires, nous aussi. Poudre aux yeux, que vos discours, marchands d'orviétan, poudre aux yeux et coton pour les oreilles. Vous aveuglez les badauds et vous les assourdissez. Pied d'affaire, pied d'affaire! Pieds vous-mêmes!



Délivrez-nous...

Seigneur, notre prière monte vers vous, daignez nous exaucer et nous délivrer des maux qui nous accablent. Le nombre de ceux qui se prétendent supérieurs à toute créature, le troupeau des ignares et des abrutis s'accroît tous les jours. De toutes ces plaies qui sévissent plus que jamais sur notre pauvre terre, nous vous en supplions, Seigneur, délivrez-nous.

Du gommeux bien astiqué et peigné à la perfection, qui a un plus grand soin de ses souliers que de son cerveau, délivrez-nous.

De la donzelle qui se farde outrageusement le museau et qui s'enfarine de plus en plus, en dépit du haut coût de la vie, délivrez-nous.

De la jeune fille esclave de la mode, qui se promène tout l'hiver la poitrine découverte et qui, l'été, s'engonce en ses fourrures, délivrez-nous.

De l'impeccable snob, poli et verni et brillant comme une belle gravure toute neuve, et qui louche constamment sur la petite tache que vous avez au parement de votre veston, délivrez-nous.

De l'ami bassinant qui vous raconte ses querelles de ménage, et qui dit à tout venant que sa femme lui tire les oreilles ou lui arrache les cheveux, délivrez-nous.

De la jeune demoiselle qui prend la vie pour un bal et chaque jour pour un fox-trot ou une valse, délivrez-nous.

De l'agaçante péronnelle qui veut vous prouver à tout prix qu'elle a lu Bourget et Loti et qu'elle a compris quelque chose à Barrès, délivrez-nous.

De l'encombrant individu qui vous raconte pour la vingtième fois une histoire à dormir debout et qui prétend encore vous faire rire, délivrez-nous.

De l'éphèbe téméraire qui lance sa gourmie à tous les vents, et qui veut nous imposer ses fantaisies sous prétexte que l'esprit souffle où il veut, délivrez-nous.

De l'esthète furibond qui se laisse pousser les cheveux jusque sur les épaules et qui vous annonce trois fois la semaine qu'il est à écrire un poème qui fera sensation, délivrez-nous.

De la jeune femme qui a tout appris et qui est capable d'apostropher son mari avec une égale véhémence en anglais, en latin, en grec ou en chinois, mais qui n'est seulement pas fichue de faire une omelette respectable, délivrez-nous.

De la mégère que l'on croit apprivoisée, qui nous fait mille minauderies en face et qui, dans le dos, dit de nous plus qu'il n'en faut pour nous faire pendre, délivrez-nous.

Du fade chanteur et de la blême cantatrice aux gargarisants trémolos, qui nous braiment sans fin la romance sentimentale, délivrez-nous.

De tous ces maux et de tant d'autres sous le poids desquels nous gémissons, délivrez-nous; de la grippe, de la jupe étroite, du jazz, des échevins, des paletots qui ne daignent pas descendre aux genoux, des faiseurs de calembours, des cravates aux horribles gâchis de couleurs, des affiches criardes, des politiciens gâteux et des journalistes idiots, délivrez-nous, Seigneur, délivrez-nous!



Anathème

Vociférant plus haut et plus fort que les barrissements des cuivres, plus stridente que les cris délirants des cordes, plus tonitruante que le vacarme infernal des tambours et des cymbales frénétiquement martelés, je veux que ma voix s'élève et couvre de sa clameur cette chaotique cacophonie.

S'affublant sans vergogne du manteau sacré de la musique, s'imposant aux oreilles qu'il exaspère, détruisant dans les cerveaux le sens de l'harmonie, le "jazz" est apparu, création démente d'un névropathe abruti. Tout de suite, le goût est descendu d'un échelon, lui qui déjà ne brillait pas si haut : l'insanité a triomphé. On s'est rué vers ce tintamarre odieux.

Au lieu de le confiner aux infâmes boudoirs qui l'ont produit comme un excrément de leur milieu empesté, on le fait trôner partout. On chante le "jazz", on ne veut jouer que du "jazz", et, surtout, on danse au "jazz". C'est là qu'il se montre dans toute la hideur de sa lubricité canaille.

De ma pauvre voix, que je veux pour un moment clamante et terrible, je jette de

toutes mes forces l'anathème à cette dégradation de l'art le plus supra-matériel, de l'art dont l'intuition fut la première à s'épanouir au cœur de l'homme déchu.

A quelle aberration faut-il donc que nous soyons ravalés, pour que non seulement nous acceptions cette prostitution sans haut-le-cœur, mais pour que nous y livrions avec frénésie, sans égard pour nous mêmes et sans respect pour la musique à-cœur-joie vilement torturée et mutilée. L'engouement s'enracine de plus en plus, le sens musical se fausse à jamais chez beaucoup de gens que leur éducation première, à tout le moins, devrait mettre à l'abri d'un pareil désastre.

Le "rag-time" d'autrefois est le père du "jazz" actuel, mais le fils est cent fois pire que le père, et dans sa nature et dans son expression et dans ses résultats.

Que je voudrais donc tenir entre mes dix doigts crispés toute cette contre-façon de mauvais aloi! Que je voudrais que le "jazz" fût de chair et d'os, pour l'étrangler et pour déchirer son cadavre, afin d'être bien sûr qu'il ne reviendrait jamais à la vie!

Nous sommes réellement à plaindre d'être d'aussi faciles victimes à toute cette dégénérescence précoce que l'américain veut nous faire partager avec lui, mais nous mériterions vraiment une bonne volée de bois vert pour nous laisser prendre de façon aussi idiote à

tout ce que nos voisins nous envoient par-dessus la frontière.

Jamais nous ne pourrons trop fouailler tous ces tenants, parmi nous, de l'américanisation effrénée. Ils sont inconscients, souvent, réveillons-les de la belle façon!

Le magazine américain nous tient, le cinéma double et triple les chaînes, et voilà que la musique américaine (quel sacrilège d'appeler cela musique!—) vient ajouter sa purulence à ces deux premières plaies.

Mettons fin à cette honte dont nous sommes à nous couvrir et répudions à tout jamais le "jazz" et toute la sanie qu'il traîne en son sillage.

Tenons-nous à faire croire que nous sommes des épileptiques ou des hystériques et voulons-nous porter le stigmate d'une génération névrosée?



Masques

Où courez-vous, masquée,
Princesse à l'air peureux!

Masques, vous êtes rois! Mignons ou les plus laids du monde, pimpantes frimousses ou truculentes trogues, florides et réjouis ou livides et squelettiques, rouges de sang, vigoureux ou pâlots et blafards enfarinés, vous avez le pavé, masques, vous vous bousculez, vous chantez, criez et faites la farandole.

Pierrot taquin, Léandre déconfit ou charmante Colombine, vous tournez et jouez, vous vous moquez de ceux qui veulent vous reconnaître à vos yeux, vous éclatez de rire à qui vous nomme à votre voix. Mais les yeux ne trompent pas, non plus que la voix, toujours.

“Si j'étais d'aventure
Celui que vous aimez,
Je vous rirais au nez,
Pour si folle imposture”.

Point n'est besoin, souvent, d'autre masque que celui que la nature nous a façonné. Notre visage n'est il pas un masque? La

fantaisie nous sculpte de si bizarres manières. Elle se plaît à nous orner de la plus capricieuse façon; elle travaille notre chair à son gré et sait faire de nos physionomies de magnifiques modèles ou de vivantes caricatures.

Yeux à peine entr'ouverts et fureteurs, ou immenses et mystérieux; yeux vivants, naïfs, changeants aux jeux de la lumière, ou yeux impassibles, mornes, blasés, repus. Nez dodus ou en arête, nez charnus qui ont conscience de leur mérite ou nez minables et piteux, dégoûtés d'eux-mêmes. Lèvres lippues ou minces, lèvres vibrantes et chercheuses, ou lèvres flétries et désabusées; lèvres d'amour et de vie ou lèvres de haine et de désespoir, lèvres de cynisme, de mépris, lèvres de bonté, de beauté et de miséricorde ou lèvres de mensonge.

Masques divers et effarants, masques qui reflètent l'âme, masques qui la voilent; masques qui s'ouvrent, qui s'offrent, qui se donnent, et masques qui se figent et qui se glacent.

Les masques humains, tout comme les masques de carnaval, savent souvent nous cacher beaucoup de choses. Ils se font à dessein sévères, inabordables, impénétrables; ils se renfrognent et se gardent. Vrais masques alors, qui seuls souvent connaissent leur raison d'être et qui remplissent bien leur fonction.

Mais, tout comme les masques de carnaval, les masques humains se laissent deviner aussi. Sous le dédain se cache quelquefois la pitié. Derrière le front hautain se laisse sentir une exquise douceur, et ces yeux secs et durs connaissent les larmes. Le sourire n'est pour beaucoup qu'une grimace atténuée, qu'un rictus lénifié.

Masques humains, masques de carton-pâte, souvent faux, toujours éphémères.

“Si votre humeur fantasque
Veut garder le secret,
C'est au cœur qu'il faudrait
Attacher votre masque”.

(Montjoyeux).



Propos Politiques

Mon ami Lacandeur ne fait pas de politique, il s'en garde comme de l'influenza espagnole ou autre "ejusdem farinae". Tout de même, les faits et gestes de nos représentants, de par la volonté populaire si librement et si vaillamment exprimée, excitent un tantinet son attention.

Je le vois de temps à autre parcourir la chronique parlementaire. Il hausse les épaules, sourit vaguement, et, comme ce héros de Maurice Barrès, de sceptique mémoire, il crache dans la première flaque d'eau qu'il rencontre. C'est sa manière à lui de montrer toute la vénération qu'il a pour les bonzes pontifians de ce gouvernement d'hurluberlus fortement étoffés qui président si prestigieusement à l'accomplissement intégral de nos nationales destinées.

Pardonnez-moi cette envolée en style sénatorial et pompier à la fois; c'est l'ambiance du sujet qui m'imprègne et me possède.

Or donc, pour revenir à mon mouton, je suis allé voir Lacandeur, hier soir. Ça m'arrive quelquefois, en passant. Il était installé le plus moelleusement du monde en

un vaste fauteuil où se perdaient les formes rondelettes de son individu. Accroché à sa bouffarde, qui ne le quitte pas plus que s'il était venu en ce bas monde avec cet ustensile rivé à son appareil buccal, il en tirait de malodorants nuages qui l'entouraient d'une opaque auréole.

— "Bonsoir, ô fier jeune homme!"

Il laissa tomber son journal sur ses genoux et, pour toute réponse, il daigna retirer d'entre ses dents le tuyau d'ambre de sa pipe, en un geste à faire honte aux plus académiques orateurs de toutes les législatures réunies.

Il était tout épanoui, ce bon Lacandeur, mais, en brave ami, il ne me fit pas longtemps mystère de la cause de ce charmant relâchement de sa physionomie.

"Sais-tu bien, augura-t-il, que ce Gribouille de la politique qui est à la tête de notre conseil privé, que ce Rowell, pour l'appeler par son nom, capable de salir en un jour la nation, en a pour son argent avec ce diable d'Irlandais à ses trousses! Il vient encore de se faire appliquer une fessée bien conditionnée.

"Il n'a que ce qu'il mérite, ce mielleux autant que retors personnage. (Lacandeur a toujours été remarquable par la limpidité de son style). D'ailleurs, il y a longtemps que je suis fixé sur son compte. Ce n'est pas la première fois qu'il est ainsi malmené, et La

Fontaine lui-même le traite de belle façon”.

—La Fontaine?!? (Ahurissement frénétique et prolongé.)

—Mais oui, voyons. Tu dois te souvenir de ce qu’a dit le fabuliste: “Ce “bloke” enfariné ne me dit rien qui vaille!!!!”



Variations

Les cordes chantent sous les doigts qui les caressent; leur voix mystérieuse murmure une mélodie douce comme l'amour, pure comme un baiser de vierge. Les sons ne semblent pas se détacher les uns des autres, ils ne s'égrènent pas un-à-un chacun ayant son entité propre, mais ils s'enchaînent sans fin, fondus et pénétrés, modalités différentes, nuances diverses d'une seule idée, plutôt que succession d'impressions musicales.

L'Ame s'émeut puis se grise de cet air qui ralentit quelquefois et côtoie la mélopée, mais qui reprend tout de suite sa cadence imperceptible et continue, humble et tendre, priant, suppliant, et riant soudain. Une gerbe sonore jaillit, qui s'épanouit sur le clavier, frémissant et montant toujours, pour retomber plus vite encore en une cascade perlée, rire limpide de la jeunesse et de la vie.

Puis, devant l'instrument qui vibre encore, le pianiste se redresse; il semble grandir; la tête droite, les yeux perdus au loin, il plaque des deux mains un accord magnifique, prélude lent et solennel.

Le thème se déroule, religieux d'abord.

C'est un chant de reconnaissance que tout un peuple clame, et l'on entend dans la basse les voix des grandes orgues qui grondent un hymne majestueux. Mais, le peuple se lève, il se presse de tous côtés; on se heurte, on se bouscule, on crie, on chante, on vocifère: voici le triomphateur. Les fanfares rugissent, les hommes d'armes se font un chemin à travers la foule, les cavaliers, sur leurs chevaux fumants, passent lances au poing, et soudain debout sur son char, apparaît le vainqueur.

Il est couronné de lauriers, et sa cuirasse d'airain disparaît sous les fleurs, mais sa main tient le redoutable glaive, et il s'avance, rigide et fier. Les trompettes sonnent toujours et le peuple règle son pas sur l'air guerrier qu'elles reprennent sans fin. Les chants s'amplifient, grandissent, et finissent par éclater en tonnerre, clameur immense de triomphe, de gloire d'un peuple qui a vaincu ses ennemis.

Les derniers grondements s'en vont, faiblissent, meurent. Celui qui nous fait vivre ce spectacle, lentement, courbe la tête; les yeux clos, il laisse errer ses doigts sur le clavier. La soirée, s'achève; dans la demi-obscurité de la pièce, nul bruit. Dans l'intimité qui nous réunit, nous n'avons nul besoin d'exprimer nos sentiments; celui qui est là, devant les touches d'ivoire, parle pour nous tous, et nos âmes n'en font plus qu'une.

Elle pleure maintenant, notre âme. Les

quelques notes éparses font place à un chant triste, monotone, las. Il semble que nous entendons les mots de Verlaine: "Il pleure dans mon cœur."

Le même son revient toujours, piqué et repiqué, en une mélancolie sans limites, et, tout autour, grave une plainte morne, qui monte et retombe, qui tourne dans le même cercle, qui reprend toujours la même lamentation. Et toujours revient l'inquiète demande du poète:

"Quelle est cette douleur
Qui pénètre mon cœur!"

La plainte poursuit toujours, elle s'agrandit, elle sanglote; mais elle ne reçoit aucune réponse, elle demeure implacablement seule. Avant de s'éteindre et de mourir, elle dit tout bas, en une désespérance infinie:

"C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine!"



Noël

Tant crie l'on Noël, qu'il vient.
(François Villon.)

Vous tous les misérables, claque-patins, traîne-la patte, ventres-creux et crève-la-faim, besaciers et mendiants, truands et frères-quêteurs, chantez haut et clair, c'est la Noël! Ohé les gueux, vous tous aux faces blêmes, aux doigts bleus et raidis, batteurs-de-semelle et genoux-troués, éjouissez-vous, c'est la Noël!

Drapez-vous dans vos haillons de misère, moquez-vous de la bise qui fait claquer vos dents, aimez pour une fois la neige qui vous gèle, ayez chaud au cœur, c'est la Noël!

Et la Noël est votre fête à vous, gueux, car Celui dont les cloches rappellent aujourd'hui la naissance vint au monde pauvre comme vous, plus misérable que vous encore. Etes-vous nés dans une étable?

Son père et sa mère étaient venus à Bethléem pour le recensement de César-Auguste, et la nuit vint sans qu'ils eussent trouvé un abri. Les hotelleries étaient pleines, et, d'ailleurs, qui donc reçoit les pauvres en son

hôtellerie ?

Ils furent heureux de se reposer dans une étable. La nuit était arrivée où commençait l'œuvre de notre rédemption, et Jésus vint au monde.

Pour berceau il eut une crèche avec un peu de paille; et le bœuf et l'âne qui partageaient avec Marie et Joseph l'étroit abri, réchauffèrent de leur haleine l'Enfant-Dieu.

Les riches veulent faire de Noël leur fête et les riches n'ont pas honte de cet acte, car ils ne rougissent de rien; mais c'est votre fête à vous, gens de misère, venez adorer le fils de Dieu qui a voulu naître pauvre comme vous.

Les cloches vous appellent, les églises flamboient de lumières, et, à chaque fois que les portes s'ouvrent, vous entendez les voix des grandes orgues chanter leur hymne de délivrance. Entrez, les gueux, venez montrer à l'Enfant que vous êtes pauvres, que vous êtes mal vêtus, que vous avez faim.

Il vous sourira sur sa paille et il dira à votre oreille: "C'est pour toi que je suis ici. Si j'étais resté là-haut, avec mon Père, tu aurais toujours été pauvre, toujours misérable, mais je viens te donner mes biens, les seuls biens qui ne périssent pas. Laisse vivre le riche dans son faste, il ne possède que sur la terre, il n'amènera pas avec lui un sou de toutes ses richesses, et il lui sera demandé

un compte sévère de tout ce qu'il a eu. Toi, tu as eu froid, tu as eu faim; bénis ta misère, car elle te rapproche de moi. Heureux ceux qui ne possèdent rien sur la terre."

Et vous serez consolés, pauvres de ce monde, humbles de la terre. Vous comprendrez alors que le riche n'est pas toujours un heureux. Il est plus pauvre que vous, le riche, car toute sa richesse ne suffira pas à payer sa rançon lorsqu'il sera retourné à la terre, tandis que vous, les petits et les faibles, vous payez à chaque jour votre rachat.

Chantez à haute et claire voix, claque patins, traîne-la-patte, ventres-creux et crève-la-faim; éjouissez-vous, besaciers et mendiants, truands et frères-quêteurs, haut les cœurs, loqueteux et joueurs de musette, debout vous tous les gueux, c'est la Noël!



Aux Petits

Petits enfants, que vous êtes heureux ! Vous commencez la vie, et comme elle veut que vous l'aimiez, elle se garde de vous faire du mal, de peur que, si jeunes, vous ne commenciez à la trouver vilaine. Vos yeux s'ouvrent à la belle lumière, et si le soleil ne se montre pas tous les jours, vous ne savez pas moins qu'il est toujours là et qu'il finira bien par percer les nuages les plus épais et dissiper les plus lourds.

Vous ne connaissez pas les ténèbres, car lorsque la nuit descend et nous enveloppe, vous dormez. Et la nuit est légère à vos paupières closes, petits enfants qui dormez dans vos lits blancs.

Votre univers tient dans ce qui vous entoure. Tandis que nos esprits travaillent, vibrent, s'exaltent, prient, chantent ou sanglotent, car, petits, il faut être homme pour savoir ce que c'est que pleurer, tandis que nos esprits se rivent désespérément à la tâche, votre âme toute pure et toute simple n'a qu'à aimer. Vous ne vivez que pour aimer. Le foyer, votre mère, votre père, tout semble créé pour vous seul, et vous aimez

tout parce que vous sentez que tout cela vous appartient et vous aime.

Vous ne pensez à demain que parce qu'il contient pour vous la promesse du même bonheur. D'ailleurs, savez-vous ce que c'est demain ?

Vos peines sont brèves et se terminent toujours dans un sourire; ce sont de petits repos que vous donnez à votre joie, de peur, semble-t-il, qu'elle ne devienne monotone dans sa continuité. Les larmes ne vous sont pas douloureuses, elles sèchent trop tôt pour que vous en puissiez goûter l'amertume, et votre mémoire n'a pas de place pour ces petits chagrins cent fois renouvelés; elle leur ferme la porte comme à des importuns.

Vous êtes beaux, vous êtes bons, vous êtes forts, car vous ignorez le mal. Il ne peut vous atteindre et c'est en vain qu'il souffle sur le monde son haleine empoisonnée. Il tue les hommes, mais il est mis en fuite par le regard des petits enfants.

Nous serions toujours heureux si nous restions comme les petits enfants. Jésus les aimait, car ils étaient à son image. C'est à eux seuls et à ceux qui seront semblables à eux qu'Il a promis le Royaume de son Père. C'est avec une douceur infinie qu'Il regardait ces têtes enfantines se presser autour de lui, et qu'un Apôtre trop zélé voulait tenir à l'écart.

Vous commencez la vie, enfants. et comme elle veut que vous l'aimiez, elle se garde de vous faire du mal.

Nous montons, nous, et la montée est rude. Il nous faut nous accrocher au roc, il nous faut l'étreindre de toute la force de nos muscles; il nous faut lutter et peiner. La tempête gronde souvent, le vent s'acharne à nos pauvres corps, la pluie vous cingle la figure, mais il nous faut tenir, il nous faut monter. Si nous pouvions toujours être semblables à vous!

Petits enfants, que vous êtes heureux!



Ballade de Noël

pour les petits

C'est pour vous petits enfants, et pour vous seuls, que je voudrais être poète, pour vous écrire, en vers menus, une ballade de la Noël.

En mots simples et clairs, purs comme votre regard, je voudrais chanter tout bas à votre oreille, pour vous seuls, la nuit où Jésus a voulu naître petit comme vous.

Il fait froid, petits enfants, la terre est dure de la gelée; le vent fait pleurer les arbres. Là-haut le ciel est plein d'étoiles qui brillent et qui brillent, de leur mieux, comme pour se réchauffer.

Voyez la pauvre étable. Le berger y a laissé le bœuf et l'âne et il est parti, à sa chaumière. Il dort près d'un bon feu. Le bœuf et l'âne ont fermé leurs paupières et ils dorment aussi.

Mais d'où viennent ces gens que le froid fait frissonner? Ce sont deux pauvres qui n'ont pu trouver de logis. Marie et Joseph cherchent un abri et c'est l'étable qui les accueillera et les protégera de son toit.

Le bœuf et l'âne leur font place et soudain, sur la paille de la crèche apparaît un petit enfant. Le prodige s'est accompli. Dans le silence du ciel et de la terre, Jésus est né.

Le bœuf et l'âne ne dorment plus. Pour que le froid n'atteigne pas l'enfant, les deux bonnes têtes se sont rapprochées de la crèche, et leur haleine souffle tout doucement sa chaleur sur le nouveau-né endormi.

C'est Jésus qui repose là, petits enfants. C'est Jésus, Fils du Dieu Vivant, qui a tout créé, qui a mis votre cœur dans votre poitrine et votre sang dans vos veines, et qui a répandu en vous la force de la vie.

Il aurait pu naître grand, riche, roi, dans un beau palais. Il a voulu venir au monde comme vous petit, pauvre, humble, et même plus petit, plus pauvre et plus humble que vous, sur de la paille, dans une étable.

En cette nuit, il revient de nouveau, comme autrefois. Les ténèbres couvrent la terre, il fait froid, la bise glace. Il laisse son beau Ciel de gloire et Il descend sur la terre dure de la gelée, où le vent fait pleurer les arbres.

Et à chaque nuit de Noël Il revient pour vous, petits enfants, afin que tous les petits enfants sachent qu'Il a été petit comme eux. Ce sont les petits qu'Il aime, c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'Il a promis son Ciel. Et il veut que vous grandissiez comme

Lui, en âge et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes.

Pensez à cela, petits enfants, en cette nuit de Noël. Endormez-vous en priant le petit Jésus couché dans la crèche. Il reviendra bénir votre sommeil, et ses petites mains feront tomber en votre cœur les semences des vertus qui font la vie pure et belle.



• Le Vieux

Un décor banal de boulevard. De loin en loin le gaz des réverbères met une tache blafarde dans le noir qui couvre jalousement la voute des arbres. Tout là-bas, les lanternes rouges du Métro tirent l'œil. A tout instant un autobus gronde et passe en trombe, accompagné ou suivi d'un tram qui nous assourdit de son bruit de ferraille.

La soirée est douce. La lune est très bas sur l'horizon, et dans le firmament sans nuage elle montre une bonne grosse figure d'un orange presque rouge. On dirait l'air épanoui d'un gros monsieur qui a bien dîné.

Les cafés regorgent de clients. Les longues files de tables qui encombrent le trottoir semblent toutes occupées, et c'est à grand peine que nous pouvons trouver une place où siroter paisiblement le café du soir, bien sucré et bien chaud et dont les effluves nous parfument les narines.

Une affiche appendue à l'auvent nous annonce qu'il y a concert par des lauréats du Conservatoire. Nous nous attablons tout au bord, le dos à l'orchestre.

Le piano égrène quelques notes et la mélo-

die s'élève, aérienne, ailée, toute vive et menue. Le soliste fait chanter son violon d'une voix à la fois grêle et gracieuse, où l'on sent comme une timidité qui ne peut se vaincre totalement. Et c'est toujours la même série de notes légères, de coups d'archet veloutés, qui semblent planer un instant au-dessus de nos têtes avant de monter là-haut dans les sphères inaccessibles. C'est le *Prélude de Bach* que j'aime tant, et sur lequel Gounod a eu la plus ou moins heureuse idée d'adopter un *Ave Maria*.

Sur le trottoir, quelques passants s'arrêtent, les uns après les autres et forment un auditoire attentif, à la physionomie extraordinairement diverse. Je suis distrait un moment à regarder un type qui bat la mesure à grands gestes, et dont la trogne splendide dit assez en quel honneur il tient le jus de la vigne.

A ses côtés, comme caché dans l'ombre que projette un arbre au tronc vigoureux, est un vieillard pitoyable d'aspect, dont le minable pantalon et les savates éculées crient la misère. Une grosse moustache grise sabre le visage ravagé, aux plis accusés, et la peau du menton pend, flasque, hérissée d'une barbe en clairières vieille d'une semaine.

La musique est bonne à l'âme des gueux surtout lorsqu'elle ne coûte rien, et il est là, le vieux, qui écoute de toute sa puissance d'é-

couler. Et je ne vois plus, sous sa casquette informe lavée par les pluies que deux yeux bleus, d'un bleu d'yeux d'enfant, où toute sa vie monte et brille. Le mégot qui tout-à-l'heure piquait sa moustache d'une étincelle rouge pend inerte, collé à la lèvre; et il écoute le pauvre vieillard, le dos voûté et les bras ballants. C'est à ces gens-là que la musique parle, que la musique chante, c'est à ceux qui n'ont pas de joie sur terre que la musique est la divine consolation.

Peut-être est-ce pour ce déshéritement de la terre que tu as écrit ce *Prélude*, ô Bach, et je voudrais que tu puisses sentir sur toi la lumière de ce regard.

Mais c'est fini. La foule applaudit et se disperse. Le pauvre vieux s'en va de son pas traînant, les bras inertes, et la cigarette éteinte collée aux lèvres figées.



En déjeunant

Je me frotte les mains d'aise: j'ai de la chance ce midi. Le phonographe ambulant, à la structure débordante et à la faconde intarissable est arrivé avant moi. Je puis m'installer loin de sa voix de mégère non apprivoisée, de ses récriminations interminables et de ses commérages, qui me donnent des poussées de bile dangereuses pour la stabilité de mon organisme.

Dieu! quelle femme! Comment peut-elle faire pour parler ainsi, sans arrêt, sans trêve ni repos, sans pour cela interrompre le moins du monde le fonctionnement de ses machoires et de son estomac. Aussi, ce qu'il a l'air pitoyable, son pauvre mari. Il me fait penser à Rip Van Winkle, ce pauvre "hen-pecked husband" qui n'en menait pas large lorsque sa femme lui adressait le verbe. Sans doute souhaiterait-il lui aussi se sauver dans la montagne et s'endormir pour cent ans.

Mais voici un monsieur au masque méphistophélique, ornementé d'un lorgnon derrière lequel sont embusqués les yeux de Machiavel, qui s'asseoit en face de moi. Avant toute autre chose je regarde s'il n'a pas à sa bouton-

nière le ruban rouge de rigueur pour tout français qui se respecte, sans parler des autres. Non, ce monsieur n'a pas encore la légion d'honneur; ce sera sans doute pour la prochaine fournée.

Il déploie soigneusement sur la table deux blanches mains aux ongles invraisemblablement longs. Qu'est-ce qu'un homme peut bien faire avec des ongles semblables ? Ce doit être sûrement pour compléter le déguisement. J'ai envie de jeter un regard inquisiteur sous la table; peut-être mon vis-à-vis a-t-il des pieds de bouc ?

Le garçon s'amène, empressé. Le monsieur, qui a parcouru le menu d'un œil fulgurant, interroge d'un ton satanique: "Le plat de côtes, c'est-y du plat de côtes ?" Que voulez-vous qu'un brave garçon de restaurant réponde à semblable question. "Mais oui, Monsieur, mais oui." Mon échappé d'opérette-bouffe expectore alors d'une voix de basse-noble. "Je prendrai un plat-de-côtes". Je cherche quelque chose qui pourrait se réciter sur ce ton. Essayez par exemple ceci :

"Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots".

ou encore: "La Conscience" de Victor Hugo; le dernier vers surtout irait à merveille:

"L'œil était dans la tombe et regardait Caïn"

"Donnez-moi un plat de côtes" !

Vous voyez que c'est tout à fait cela.

Le copain du Canada qui, à mes côtés, essayait de trouver trois bouchées en une sardine, a posé sa fourchette. Il regarde ce grave monsieur et me dit en anglais: "Je suis surpris souvent qu'il ne se commette pas plus de meurtres."

Eh oui! bel échantillon, c'est pour vous que mon ami parlait. Mais vous n'avez pas compris, et c'est tant pis. Car vous auriez sûrement éclaté d'indignation et vous nous auriez menacés de toutes les foudres pour nous être ainsi moqués de vous; et cela m'aurait permis de vous flanquer une belle tripotée canadienne, ce qui m'aurait bien soulagé les nerfs.

Un gentil jeune homme blond vient d'entrer. Qu'il est donc bien habillé! Quelle démarche gracieuse; quelle belle chevelure rejetée sur le cou. Est-il homme ou femme? "Dieu, table ou cuvette!"

Il a enlevé son chapeau; il s'est longuement admiré dans la glace; d'une main savante et douce il a rétabli l'harmonie de sa coiffure. O bel éphèbe, je me sauve, car j'éclateraï de rire à ton nez, et jamais tu ne pourrais comprendre pourquoi.

Après cela, pourvu que le veau sauté dont on m'a gratifié ne me saute pas trop dans l'estomac, cet après-midi.



Cuistres

Il y avait autrefois des maîtres de danse. M. Jourdain lui-même, de bourgeoise mémoire, savait comment nommer ces gens-là, et il disait fort noblement : "Faites mander mon maître à danser."

Comme le dit le médecin de Molière, aujourd'hui nous avons changé tout cela, et la danse et le nom de ceux qui enseignent à leurs contemporains la façon de lever les pattes en cadence, ou presque. Les maîtres à danser d'autrefois sont devenus des *professeurs* de danse. *Professeurs* ! Voyez-vous cela, *professeurs* de danse !

Et tous ces beaux messieurs, onctueux, cirés, vernis et pommadés, pour la plupart inétèques et rastas, se sont donné du titre à bouche-que-veux-tu. *Professeurs* de danse ! On ne connaît plus ni le français ni le bon sens.

Et la danse, elle ! Qui donc pourrait, dans ces trémoussements de gigolettes qui ont leur pompon, et ces balancements de forts de la halle, trouver la plus infime trace de la calisthénie antique ? Et pourtant, on n'a que cela dans la bouche, dans certains milieux

où l'on danse (je devrais dire où l'on trépigne): callisthénie, danses grecques, beauté, etc... Qu'est-ce que vous y connaissez?

Mais ce n'est pas de ce que je veux vous parler... voici. Ces jours derniers, les maîtres à danser se sont réunis en convention (A quand la convention des tourneurs de poignées de portes?). Et là, ils ont palabré, ils ont discuté, ils ont tranché, ils ont étiqueté, ils ont proclamé, ils ont approuvé, et c'est la chose à retenir, ils ont condamné. Voilez-vous la face, ô Muse des comices agricoles, les professeurs de danse ont condamné.

Ils se sont élevés contre certaines danses modernes, ils les ont dénoncées verbeusement et ils les ont mises au ban du bon ton et de la bonne tenue. Pitreserie ineffable que personne ne saurait prendre au sérieux; pitoyable ruse cousue de fil blanc qui ne trompera personne. Autant vaudrait essayer de nous faire croire que quelques pourceaux seulement sont sales.

On a condamné le *cat-step* et le *camel-walk*. J'ignore absolument ce que ces deux danses peuvent bien faire faire d'inédit à ceux qui s'y livrent, mais à en juger par les noms ce doivent être de fameux entrechats.

Voilà où l'on en est: *turkey-trot*, *fox-trot*, *cat-step*, *camel-walk*! Heureusement que les professeurs de danse veillent au grain. Bra-

ves gens, soyez sans inquiétude; dormez du sommeil bienheureux des innocents; fermez les yeux et les oreilles; laissez s'assoupir votre conscience. Les *professeurs* veillent sur la société, et malheur à qui voudra introduire en nos mœurs de super-civilisés le pas du zèbre en délire ou la danse de la chenille pâmée.



Evolution

Avez-vous entendu parler de Picasso ? *For se che si, for se che non*, peut-être que oui, peut-être que non, comme dirait cet impayable d'Annunzio dont on nous a tant rebattu les oreilles en ces derniers temps. Picasso est un peintre, de son naturel; il demeure à Paris, quelque part sur la Butte. C'est lui qui, un jour de grande pluie, à inventé le cubisme.

C'est simple, la peinture cubiste. On fait des carrés de toutes les couleurs par-dessus des carrés de toutes les couleurs; on laisse sécher, ou on ne laisse pas sécher, du moment qu'on n'y met pas le doigt, ça n'a aucune importance, et on présente cela au bon public qui ne comprend rien et qui se pâme.

Mais le cubisme n'a qu'un temps, comme les bottines vertes et les perruques roses. On inventa le symbolisme. C'est encore très simple et je vais essayer de vous expliquer cela simplement. Le symbolisme peint tout, voilà le premier principe, et le symboliste peint comme il l'entend tout ce qu'il veut peindre, voilà le principe second et dernier. Vous voulez peindre une âme ? Vous n'avez qu'à

faire sur la toile sept ou huit belles taches multicolores que vous mêlez bien, et le tour est joué. Le centre des taches représente la notion que l'âme a de son existence, et les prolongements, ses aspirations. Du moins, c'est ce que je pense. Libre à vous de vous faire une autre opinion.

Par ce système, on peut fort bien représenter la chute de Babylone par un fromage qui n'en peut plus, et vous êtes exposé à prendre pour la chute Montmorency le portrait de votre grand-père.

Adieu, symbolisme, voici le futurisme. Ça se complique, car le futurisme ne voulut pas se confiner à la peinture, et il fit invasion dans la musique et dans la littérature.

On barbouilla à qui mieux-mieux; on fit des lunes en plein midi; des océans sans eau et on montra des paysages qui ressemblaient à des combats de nègres dans la nuit. C'est la peinture qui en avait un futur avec cela!

En musique, ce fut l'avènement d'une inénarrable cacophonie. On vit des compositeurs s'acharner à des pièces qui auraient fait hurler les Papouasiens et les Patagoniens les moins illuminés des splendeurs de notre civilisation. Les doigts n'étaient plus suffisants pour jouer le piano, il fallait se servir des poignets, des bras, et, qui sait, peut-être des pieds. O doux temps!

En littérature le futurisme s'appela décadence, et c'est là que tu en vis de belles, ô langue française. Hélas, le mal me frappa, et j'ai toujours à la mémoire, comme le boulet du forçat, cette phrase que j'écrivais alors, dans les affres de la dégénérescence: "Les exacerbations périodentes de la quintessence lénifiée de mon intellect ont pétrifié les candeurs albes avec lesquelles je chantais guerrièrement les tintamarresques échos de nos exploits sur des ivoirins luths!!! Vous n'y comprenez rien; moi non plus. Il fallait écrire comme cela pour être dans le train. Il y a un jeune homme (ô illusions de la jeunesse, vous êtes toujours vivaces) qui écrivait comme cela, dernièrement encore, dans un gros et épais journal. Paix à ses cendres.

C'est démodé, maintenant, tout cela. Le siècle marche vite et il nous faut marcher avec lui. *Tempora mutantur*, écrivait Cicéron, les temps changent et nous changeons avec eux.

On a trouvé beaucoup mieux. J'ai appris qu'un nouveau cénacle est formé, dont les adeptes portent le nom de superréalistes. Le nom déjà n'est pas banal, mais qu'est-ce donc à côté de la chose. Las de peinture, de musique, de sculpture et de tout le tremblement, on fait maintenant de la lecture. On se rassemble en petit comité, et ce sont les maîtres de céans qui font les frais de la séance.

Au milieu d'un profond silence, en un re-

cueillement général, Monsieur, d'une voix grave et forte, scande vigoureusement et noblement les phrases savamment agencées des funambulesques réclames pour les **Pilules Vertes** que publie l'**Almanach Populaire**, et Madame, d'un fausset suraigu, l'accompagne en récitant à perdre haleine l'annuaire du téléphone!!!



La Rosse

Je suis la rosse étique qui trime du matin au soir sur le pavé de la grande ville. Je traine une voiture qui n'est peut-être pas extraordinaire au point de vue esthétique de la forme, mais dont les bells roues toutes rouges, aux bandages fortement caoutchoutés, et la caisse bien vernie et les brancards arrondis ont un air qui plait, malgré la pointe de cocasserie qui s'échappe de l'ensemble.

Je suis une rosse étique, mais mon maître est gras à plein col. Il est gros, plutôt court sur jambes, et il a le teint fleuri. Sa tunique aux boutons d'argent dessine les contours gracieux d'une proéminence abdominale suffisamment accusée, et sur le chef rubicond trône un tuyau luisant qui ne craint rien des saisons et de leurs rigueurs. Et moi, je suis maigre, décharnée, ma peau se colle à mes os, mes yeux voient à peine, de fatigue, mes genoux noueux s'ankylosent, et j'ai l'air tout bête avec ce moignon de queue que l'on m'a fait en coupant mes longs crins noirs.

Mon maître a le verbe haut et le coup de fouet facile. Il aime engueuler tout le monde,

surtout sans motif ni prétexte. Il vitupère contre l'état des rues, (il a bien raison) il cingle de quolibets les cochers, ses confrères, plus maladroits que lui, et il voue à tous les diables et à tous les tourments les voyageurs qui lésinent un peu sur le pourboire. Il ne craint que les sergents-de-ville.

Et alors, c'est moi qui écope. Le fouet me mord et me blesse, et si mes genoux ne peuvent se mouvoir plus vite, si mes sabots buttent sur les pavés inégaux, je dois endurer la correction sans rien dire, la tête basse et trottant de mon mieux. Je ne suis qu'une pauvre rosse, et alors, que voulez-vous....

Lorsqu'il pleut, c'est encore pis. Le pavage est glissant et mes pieds y cherchent en vain un solide appui. Le fer ne peut se poser avec sûreté sur la pierre humide et je glisse. Bien souvent alors mes genoux se fendent et saignent et je puis à peine marcher ensuite, et je boite. Mais les gamins se moquent de moi; sur le trottoir, ils guettent les étincelles que le fer tire de la pierre, lorsqu'il la frappe ainsi, en glissant.

Je ne mange pas souvent à ma faim. Le foin est cher et l'on y mêle de la paille. Le picotin d'avoine semble être devenu une institution du passé, comme l'arbalète ou même le fusil à pierre.

Les voitures à chevaux, les fiacres à rosses, ou les sapins, si vous aimez mieux (cer-

tains pédants appellent cela les véhicules à traction hippomobile) se font de plus en plus rares. On les remplace par des voitures qui vont toutes seules, avec un grand bruit tout autour et un nuage de vapeurs nauséabondes tout derrière. C'est très curieux, mais c'est agaçant à cause du bruit et de l'odeur. Ça me donne le rhume et mal à la tête, à moi.

Me voilà vieille avant l'âge, pauvre rosse que je suis. Mon cochon, pardon, mon cocher de maître va me battre bien les flancs quelques mois encore, puis je serai à point. On me flanquera un coup de massue au front et je ne sentirai plus rien. Le lendemain, des bourgeoises convaincues m'achèteront pour du bœuf, à 6.50 francs le demi-kilo. Peut-être aurai-je la gloire suprême de porter la pancarte: Nouvel arrivage de bœuf canadien frigorifié.

Et si vous vous avisez de venir faire une promenade en ces parages, vous me mangerez en savoureux "chateaubriand", au restaurant à la mode.

Que peut souhaiter de plus une pauvre rosse!



“Le Soldat Inconnu”

(On a déposé à Westminster les restes d'un soldat de l'armée anglaise mort au front. Les journaux.

Il reposait en terre française, le pauvre corps perdu parmi des milliers, parmi des millions d'autres corps brutalement arrachés à la vie. Était-il un jeune homme, aux muscles agiles, à l'esprit ardent ? Était-il un homme dans la maturité de l'âge, en pleine possession de ses forces, en entière réalisation de ses espoirs ? Était-ce un fortuné de la terre ou un déshérité dès sa naissance, un riche ou un gueux ?

Il était soldat. Son pays l'avait appelé et il était là, loin des siens, en terre étrangère, face à l'ennemi. Il est tombé, avec tant de ses camarades, pour la cause qu'on lui avait commandé de défendre, et que son sang défendit jusqu'à sa dernière goutte. On l'avait enterré là où il était tombé.

Mais le pays a voulu rendre témoignage au soldat inconnu dont nul n'a clamé les exploits, qui n'a jamais reçu la récompense

de son geste. On a ouvert sa sépulture et, tout entouré de la terre même qui lui sert de linceul on a transporté son corps dans sa patrie. Nul ne saura jamais son nom que l'officier seul qui l'a retiré de la terre, et celui-là ne le dira jamais. On a rendu les honneurs militaires au soldat inconnu. Il repose maintenant à Westminster, avec les rois, les grands et les héros de son pays.

Quel est son nom à ce soldat inconnu devant lequel toute l'Angleterre dit la piété de son souvenir? Nul ne le saura jamais, et qu'importe-t-il de le savoir!

Mais que diriez-vous, Lloyd George, que diriez-vous, ministres de la Couronne, que diriez-vous, officiers et soldats qui avez combattu l'Allemand et qui maintenant traînez vos canons et vos chars blindés sur la terre d'Irlande, que diriez-vous si vous saviez un jour que ce soldat inconnu était un Irlandais?



Prose à la Sagesse

*Achetez de moi de l'or éprouvé par
le feu.* APOCALYPSE.

O Sagesse, ô magnifique reine, permets que nous chantions ta beauté et que nous célébrions tes splendeurs, toi qui brilles d'un éclat plus vif que l'étoile du matin.

Tu es l'eau claire qui jaillit du rocher; tu coules limpide sur la pierre grise où tu polis doucement ton sillon, et tu tombes en un filet transparent dans la vasque moussue qui te reçoit avec recueillement.

Tu es la lumière contre laquelle les ténèbres ne peuvent rien. Tu ne ressens pas leurs assauts, et les rugissements de leur impuissance ne troublent jamais ton immuable sérénité.

Tu es la rosée qui met des diamants aux pétales versicolores, qui redonne la vie au brin d'herbe accablé de la sécheresse du jour, qui humecte et qui lisse les plumes des passe-reaux.

Tu es la douce chaleur propice aux épanouissements des humbles fleurs dans la

mousse crespelée, pauvres fleurs qui craignent tant et le soleil brûlant, et l'âpre vent et l'inondante pluie.

Tu es le nid où la mère couve amoureusement ses petits, qui, tout-à-l'heure essaieront de se lever sur leurs frêles pattes et tendront ces fragiles ailes encore inutiles, qui ne pourraient nullement les supporter et les guider dans les airs.

Tu es *l'or éprouvé par le feu*, duquel la pierre de touche dit qu'il est bien or, que les corrosifs ne peuvent mordre, et dont la possession assure la vie, la vie qui ne meurt point.

Tu es l'haleine de Dieu, qu'Il souffle sur le monde pour dissiper la pestilence où nous croupissons, et que tant d'hommes ne veulent ni voir, ni entendre, ni sentir, parce qu'ils aiment mieux croupir dans leur pestilence.

Tu es le trésor intarissable qui s'ouvre tout grand à nos esprits, à nos yeux et à nos mains, qui se donne à nous sans rien demander en retour, car tu possèdes tout et tu désires seulement que nous te possédions.

Tu es toi-même la Vie, ô Sagesse, car c'est toi qui nous as faits, car tu es à la fois le produit de Celui qui a tout fait et Lui-même, car nous ne pouvons vivre que parce que tu as voulu que nous vivions et que nous t'en rendions des actions de grâces éternelles.

ORAISON

O Sagesse, que tant d'hommes ignorent, que tant d'autres méprisent, que moi-même j'ai si longtemps méprisée et que peut-être j'ignore encore, daigne m'éclairer d'un rayon miséricordieux de ta lumière, daigne me réchauffer de ton ardeur inextinguible, daigne me permettre de te connaître et de toujours vivre en toi.



Le Pur Don

Il est né à la campagne, près de Dieu. Il apprend à voir et à aimer Dieu en toutes choses, dans les hommes, dans les arbres, dans les oiseaux, dans l'humble brin d'herbe au revers du fossé. Il grandit en gardant au cœur une éternelle reconnaissance à Dieu d'avoir tout créé et de lui avoir donné la vie.

A mesure que les années développaient son intelligence et donnaient un plus grand essor à ses facultés, un désir germait au plus profond de son être, d'abord vague, indéterminé, presque inconscient, puis prenant corps peu-à-peu, pour venir enfin à la pleine maturité et se manifester par la volonté ferme de se consacrer au service de Dieu. Et le Séminaire reçut ce jeune homme qui avait répondu sans hésiter à la vocation.

Vocation, appel, il avait entendu son nom, il était appelé, il voulait être élu. *Multi vocati, sed pauci electi*, dit l'Évangile, il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Il voulait être du nombre des élus et il répondait tout de suite à l'appel.

Il est devenu un autre Christ, car le prêtre est un autre Christ. Il a fait le pur don de

son être. Il s'est donné au Dieu vivant, tout entier, il a remis au Créateur sa créature, il s'est reposé entre ses mains.

Don de l'âme, don du corps, don de l'esprit, don du cœur, renoncement, sacrifice, joie, paix. Et moi qui connais son âme et son cœur, je dis que la religion est divine qui opère de telles choses.

Pauvres philosophies humaines, qui avez troublé tant d'intellects, misérables savantes erreurs, qui tant de fois m'avez tenu sous votre emprise, comme votre puissance est fragile devant un pareil fait, comme votre force tombe devant un tel spectacle ! Le vent salubre et invincible de la religion révélée a tôt fait de chasser les miasmes empoisonnés, lorsque la chair secoue ses chaînes, lorsque l'esprit se libère du joug de l'orgueil, lorsque l'âme veut voir vraiment ce pourquoi elle a été faite et d'où lui vient la vie.

Voilà qui console des vilenies du monde, voilà qui paie pour les vilenies du monde.

Petits enfants qui êtes purs, petits enfants qui aimez Dieu, écoutez chaque jour en votre âme si une voix mystérieuse ne fera pas entendre son appel. Trois fois heureux serez-vous si vous êtes choisis et si vous savez répondre à celui qui vous demande tout entier.

Petits enfants qui êtes bons, demandez chaque jour à Dieu qu'il vous rapproche sans

cesse de Lui. Les doctrines des hommes sont perverses, elles sont méchantes et destructives, elles dessèchent l'âme et font de l'esprit un "désert aride et sans eau."

Depuis l'origine des siècles que le monde cherche la sagesse et il ne l'a point trouvée. Philosophie, amour de la sagesse, dit le monde, et il bâtit des systèmes et il prêche des doctrines qui triomphent un jour pour s'écrouler le lendemain. Et la tâche est toujours à recommencer.

Elle tient en peu de chose, la vraie sagesse: elle tient en ces deux préceptes du Christ: Aime Dieu par-dessus toutes choses et ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu.

Les hommes ne pourront jamais trouver mieux que cela et tant qu'ils ne voudront pas croire à cela ils seront plongés dans les ténèbres de l'erreur.

Aimez Dieu, petits enfants, jeunes hommes, et s'il vous demande le sacrifice de tout votre être, faites-le tout entier, en pur don.



Apaisement

L'ouragan a fui. Comme un bolide qui renverse tout en sa formidable ruée, il a passé sur la nature. Les arbres ont gémí sourdement et se sont cramponnés au sol de toutes les forces de leurs racines. Le firmament est devenu noirâtre, jaunâtre, sale, hideux. De fulgurantes déchirures ont sabré l'horizon; la foudre a déchaîné son fracas de mort; la pluie s'est jetée lourdement sur la terre.

Mais l'ouragan a passé, l'ouragan a fui. Là-bas, bien loin, la poussière tourbillonne, des masses livides semblent prêtes à tomber du ciel et le tonnerre gronde sa menace. Mais le calme est revenu au-dessus de notre demeure. Quelques nuées passent encore là-haut, follement échevelées. Le soleil couchant, en sa lumineuse gloire, les embrase de ses derniers flamboiements.

Les arbres, en un relâchement complet, laissent pendre leurs branches. Les feuilles luisent, bien lavées. On les diraient toutes neuves et toutes fières de leur belle apparence.

Le toit s'égoutte tranquillement, et rien n'est gai comme la chanson claire de l'eau qui tombe sur les menus galets. Il y a sur

les vitres une légère buée qui s'évapore petit-à-petit, et la diaphane vapeur monte en volutes capricieuses qui se dissipent tout-à-coup au jeu de la brise. Des moineaux effrontés pataugent dans la mare d'eau, à mes pieds, et piaillent à qui-mieux-mieux, en échangeant coups de pattes et coups de bec. Effarouchés soudain, ils s'envolent au peuplier voisin, qui sommeille déjà, dans la grisaille du jour qui finit.

Puis, tout est calme. Le soleil est disparu derrière le vaste rideau de la forêt, et l'étoile du soir clignote là-haut, toute seule. Nul bruit que le crissement inlassable des grillons. Le bleu sombre du ciel est sans tache. Sur la nature flottent les voiles de l'apaisement. Verlaine disait :

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament.

Mon âme aussi s'est apaisée. L'ouragan a passé en elle et l'a ébranlée dans ses assises. Des abîmes sans fond sont montées d'effroyables flammes, qui font leur proie de tout. Les eaux limpides se sont troublées; elles ont été souillées d'une vase infecte, et des vagues écumantes ont secoué jusqu'à la frénésie le calme de la transparente surface. Tout l'être a été cinglé de sifflantes lanières, et des plaies béantes ont jailli des flots de

sang. Mais l'ouragan a fui.

Et maintenant, mon âme, recueille-toi. Regarde ces victimes qui jonchent le sol. Tu reconnais en elles des illusions jalousement choyées. Elles sont tombées, flétries; mortes, et plus jamais elles ne renaîtront.

Et voilà que tu en es plus forte, plus impassible, voilà qu'une plus grande, qu'une plus pure lumière t'inonde. L'apaisement vient chasser les derniers nuages; il vient oindre tes blessures du baume infiniment doux.

Recueille-toi, mon âme, dans la béatitude de l'apaisement. La paix te vient visiter; garde-la toujours en toi-même, et fais en sorte de vivre en un éternel apaisement.



Symphonie

O mon esprit, rejette ta gangue de chair, rejette ces oripeaux qui te souillent, sors de ton corps de fange et monte là-haut, plane un moment dans l'éther.

Vois le maître qui se dresse dans sa puissance. Regarde sa main prestigieuse qui tient la clef des harmonies. Les harmonies prisonnières vont voir s'ouvrir la porte de leur cachot, et elles s'épandront, libres, suaves, supra humaines.

Le geste a jailli de la main du maître; les corps sonores vibrent, les cordes vivent, pauvres cordes mortes qu'elles étaient; et tu sens ta vie, ô mon esprit, qui s'attache à la vie qui sort en frémissant de leurs corps grêles.

Magie divine des sons vivants, l'atmosphère alourdie se dissipe et la vague palpitante secoue les âmes qui s'y agrippent en un élan invincible du fluide de vie.

Et parce que le son est impalpable, parce que sa beauté est incommensurable aux sens corporels, parce qu'il est vivant d'une vie dont le corps ne connaît ni l'origine ni la fin, l'âme n'est plus alourdie de son enveloppe,

elle n'est plus le paralytique qui traîne des membres onéreux. La musique n'est pas pour le corps, et l'esprit est heureux parce qu'il le sait.

Le corps a l'harmonie des muscles, l'harmonie de la force, mais l'harmonie de la beauté pure n'appartient qu'à l'esprit. Quelle beauté peut comprendre le corps, s'il n'a pas l'esprit pour lui en suggérer la notion ?

Génies les plus grands parmi les hommes, ô musiciens, vous que la gloire a couronnés ou qu'elle a dédaignés dans sa course aveugle, vous êtes les princes de l'esprit. Mais les hommes ne vous reconnaîtront jamais pour leurs rois, parce que c'est le corps de l'homme qui règne, et non son esprit.

Mais lorsque la baguette du chef libère les harmonies, lorsqu'il brise les chaînes du torrent impétueux des sons, lorsque ces instruments faits de la main des hommes proclament les œuvres de son esprit, alors, rejette ta gangue de chair, ô mon âme, monte sans crainte, plane au-dessus de la terre et du monde.



Hiver Triste

*Mais où sont les neiges
d'autan ?* (François Villon)

Je te regrette, ô bel hiver de mon pays. Mes yeux pleurent le spectacle perdu de tes neiges éblouissantes et de ton soleil merveilleux. Mes joues blêmes s'offrent en vain aux morsures de tes brises absentes; mes mains protestent contre l'inutilité des gants où je les enfouis, et mes pieds sont las de frapper toujours le même asphalte monotone. Je te regrette, ô bel hiver de mon pays.

Je ne vois plus à mon réveil les arabesques fantasques dont le givre enjolive les fenêtres de nos demeures, là-bas. Je n'entends plus les fanfares joyeuses des grelots secoués au trot des chevaux fumants. Je ne sens plus le picotement sec et vif de l'air matinal. Les vitres de ma chambre sont ternes sans espoir, mes oreilles sont assourdies du vacarme rageur des tramways et des lourds camions, et l'humidité du dehors me transit et

me fait sursauter tout au fond de mes bronches.

Et le soleil, où s'en est-il allé ? Je le cherche en vain derrière la lourde muraille de nuages gris ou jaunes qui pèsent sur la ville. Le soleil n'aime pas l'hiver d'ici ; il ne peut souffrir la brume sempiternelle et le vent aigre, toujours colère. Les rues sont sales d'une poussière mille fois soulevée et mille fois retombée qui, tout-à-l'heure lorsque s'effondrera le brouillard, sera agglutinée en une fange infecte, en un meagma gluant où les pieds ne devront se poser qu'avec circonspection.

Tout-à-l'heure il pleuvra, sans doute. Le ciel, en larmes fines, pleurera son ennui. Les pauvres humains grelotteront sous la douche. Les chapeaux se hérissèrent de tous leurs poils, les épaules se courberont piteusement, et les semelles feront flic, flac de mauvaise humeur, dans les mares des trottoirs.

Hiver triste, il ne faudrait pas penser à toi. Il faudrait le vivre les yeux fermés, en un paysage intérieur tout de blanc et d'or. Est-il encore vrai qu'en mon pays il fasse clair et beau, que les sapins silencieux ploient sous leurs blancs festons, que la rivière soit gelée et que les traîneaux glissent, légers, sur sa blanche carapace ? Existes-tu, paysage blanc, tout blanc, dans une lumière d'or ? Où êtes-vous, neiges d'antan ?

Mais la grisaille du temps n'attriste pas trop mon âme, car je reverrai l'hiver de mon pays, le bel hiver que je regrette; je reverrai la neige, le soleil, les joues rouges de froid, et le givre qui dessine de si jolies choses aux fenêtres de chez nous.



Bleus... Marins

Nous avons eu le bleu; je devrais dire les bleus, car ils étaient à la fois nombreux et foncés, les mélancoliques papillons qui volèrent en nos esprits. Et pourtant, il n'y avait guère de bleu autour de nous. Le navire, peut-être ? Mais ce n'est pas du bleu, cela, c'est du gris, et gris sale encore.

La mer est verte, toujours verte, désespérément verte. Le ciel est bas, le ciel est gris, le ciel est sale. L'écume met une frange blanche à la crête des vagues fouettées par le vent. C'est la seule chose blanche. Les mouettes sont gaies. Elles tournent et retournent à n'en plus finir; elles encerclent le navire, puis elles piquent à tire d'aile vers l'eau glauque dont les vagues les bercent mollement. Un paquet d'écume se soulève, sournois, et va retomber lourdement sur leur tête, mais les mouettes se lèvent juste à temps et se moquent de la masse écumante qui siffle et claque en-dessous d'elles. Les mouettes sont la seule chose gaie.

Et c'est bleu, bleu foncé, en dedans de nous. Il fait presque noir en nos âmes. Nous voyons le bateau tapissé de longues

tentures noires sur lesquelles le roulis et le tangage font aller et venir de grosses larmes d'argent. Le commandant a l'air d'un ministre qui va prononcer une oraison funèbre et les garçons, waiters et stewards, comme l'on dit sur les bords de la Tamise, semblent des croquemorts en fonctions.

Tout cela parce qu'il est tombé quelques gouttes de pluie tout à l'heure; parce que le vent nous donne un concert à grand orchestre; parce que le navire tangue et roule comme un homme qui a son plein; parceque tous les dix pas nous allons embrasser le bastingage et parce que, à toutes les quarante secondes l'hélice bat quelques tours à vide. Ce ne sont pourtant pas là des raisons suffisantes, ni même des prétextes valables, du moins à ce que prétend quelqu'un qui en est à sa toute première traversée et qui se rit et se moque de tout. Il est vrai que le passager en question a six dents et huit mois, ce qui prouve que c'est un dur-à-cuire, car, avoir si dents à huit mois, c'est d'une précocité qui laisse entrevoir de larges horizons. On ignorerait à moins les affres du mal de mer.

Mon voisin de table (celui de droite ou celui de gauche, ils ont eu le spleen tous les deux, et moi aussi) est plongé dans de profondes réflexions, depuis avant-hier. Il se demande et nous nous demandons, et nous vous demandons comment les compagnons de Christophe Colomb ont pu attendre trois mois

avant de se révolter contre leur capitaine. Nous avons peine à endurer dix jours de mer sur un navire de onze mille tonneaux, et eux se laissèrent balloter trois mois durant sur une galère d'environ huit gallons et demi, à ce que me dit un géopraghe et navigateur patenté. Mais tout cela, ce n'est pas de nos affaires.

Tiens, il fait soleil. Au revoir, et merci d'avoir bien voulu me tenir compagnie. Ce n'est plus bleu du tout, vous savez, mais c'est d'or, tout d'or.

Puis que mon sens fut à repos
Et l'entendement démeslé,
Je cuiday finir mon propos.
Mais mon encre estoit gelé.
Et mon cierge estoit soufflé:
De feu je n'eusse pu finir.
C'estoit assez tartevelé.
Pourtant il me convint finir.

Faict au temps de ladicte date,
Par le bien renommé Villon
Qui ne mange figue ne date:
Sec et noir comme escouvillon,
Il n'a tente ne pavillon,
Qu'il n'ayt laissé à ses amys,
Et n'a plus qu'un peu de billon,
Qui sera tantost à fin mys.

(FRANÇOIS VILLON, pour finir
LE PETIT TESTAMENT.)

TABLE DES MATIERES

	Pages
Le Passant	7
Croquis	11
Souvenirs	13
Féminisme	15
La tribu d'orange	19
Le Journal	23
Malentendu	25
Si La Bruyère	29
Réformes	31
Heures passées	33
O Fortunatos	37
Le Soir	41
La Pose	43
????	45
O Crâne!	47
Une bonne grève	51
Propos . . . lointain	55
Apôtre et martyr	59
Le Pauvre Job	63
Les Oies	65
Les Yeux	69
Les Mots	73
L'Idéal	75
Au Concert	79
Attendre	83
A la Lune	87

Le Chêne	91
Manifeste Electoral	93
Fumée	97
Empreintes	99
Autres pays	103
Pied d'affaires	107
Délivrez-nous	109
Anathème	113
Masques	117
Propos Politiques	121
Variations	125
Noël	129
Aux Petits	133
Ballade de Noël pour les petits	137
Le Vieux	141
En déjeunant	145
Cuistre	149
Evolution	153
La Rosse	157
"Le Soldat Inconnu"	161
Prose à la Sagesse	163
Le Pur Don	167
Apaisement	171
Symphonie	175
Hiver Triste	177
Bleus Marins	181

